

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manqué
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3.00 - - - - Six mois, \$1.50

Quatre mois, \$1.00, payable d'avance

Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

6ÈME ANNÉE, No 277. — SAMEDI, 24 AOUT 1889

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.

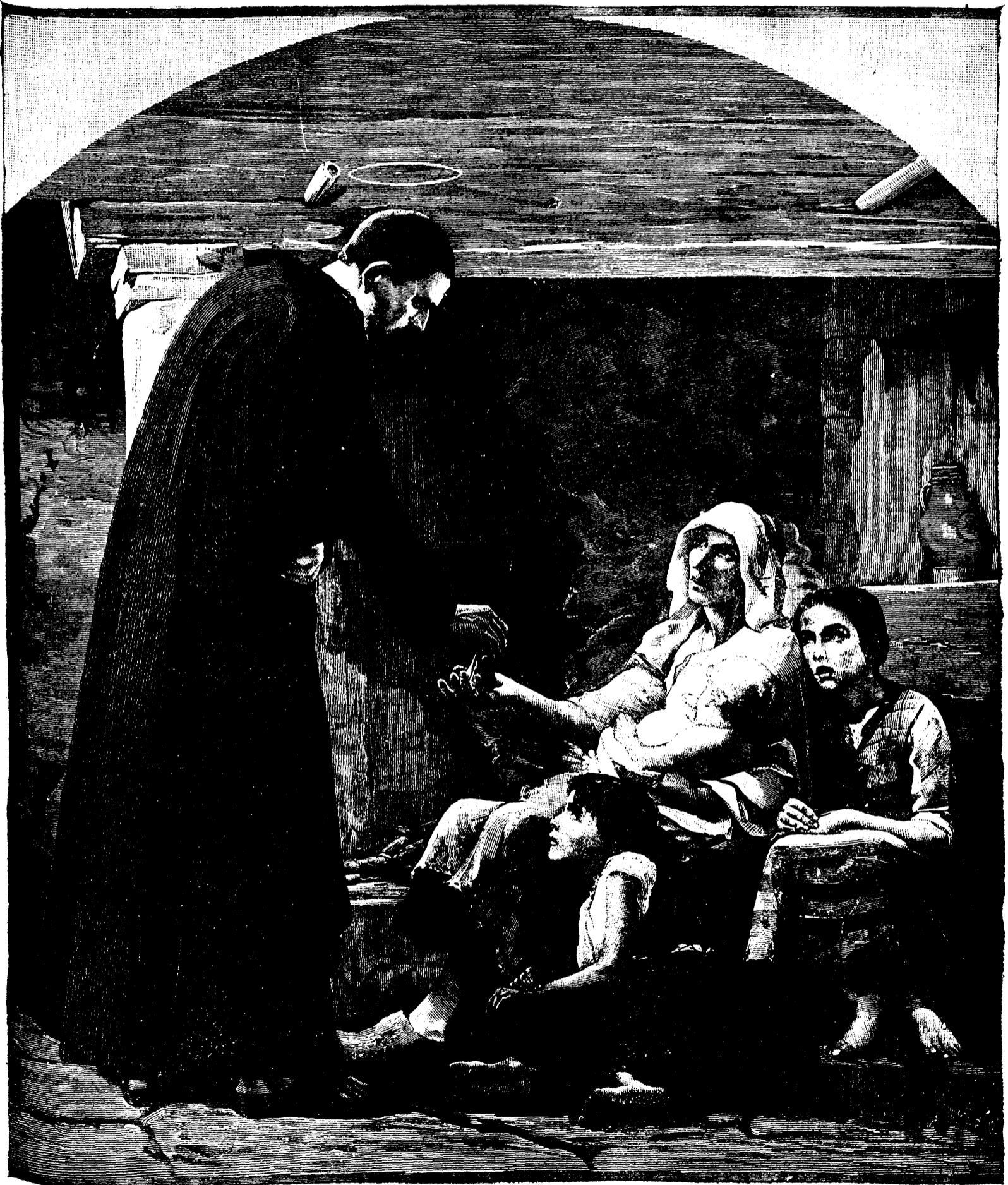
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents

Insertions subséquentes - - - - 5 cents

Tarif spécial pour annonces à long terme



SALON DE 1889.—SAINT FRANÇOIS REGIS SECOURANT LES PAUVRES.—TABLEAU DE M. J. AUBERT

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 24 AOUT 1889

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Promenade à travers l'Exposition Universelle de Paris, par P. Colonier.—Étymologies, par Hector Servadee.—Les poissons électriques, par Fernand Hamel.—Le rôle de la femme dans l'humanité, par Lauriane.—Revue générale, par G.-A. Dumont.—Pensionnat Sainte-Angèle.—Rêverie, par Paul Durand.—Bibliographie.—Saint-François Régis.—Nos primes : Liste des réclamants.—Science amusante (avec gravure).—Choses et autres.—Variétés — Récréations de la famille.—Feuilletons : Les Mystères de Panama.—Sans Mère (suite).

GRAVURES : Salon de 1889 : Saint-François Régis secourant les pauvres.—Une bonne prise.—Les poissons électriques : la torpille.—Gravure du nouveau feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1 ^{re} Prime	\$50
2 ^{me} "	25
3 ^{me} "	15
4 ^{me} "	10
5 ^{me} "	5
6 ^{me} "	4
7 ^{me} "	3
8 ^{me} "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



Les Lettres du chevalier de Lévis concernant la guerre du Canada (1756-1760), viennent d'être publiées.

Vous savez que ces documents si précieux pour notre histoire ont été donnés, il y a un an environ, au gouvernement de la province de Québec, par le comte de Nicolay, arrière petit fils du duc de Lévis, à la condition qu'ils soient imprimés textuellement et intégralement, et qu'il (le gouvernement) se réserve la propriété exclusive de cet ouvrage, afin qu'il ne devienne pas un objet de spéculations individuelles.

Ces conditions ont été remplies et les lettres du chevalier de Lévis, ainsi que le journal de ses campagnes, viennent d'être publiés.

Je viens de parcourir le volume des lettres du vainqueur de Sainte-Foye, et vous ne pouvez croire avec quel intérêt on suit, pour ainsi dire, jour par jour, les détails des événements qui ont illustré cette époque de revers et de victoires de 1756 à 1760.

Il faut lire ces lettres pour bien se pénétrer de la gravité de la situation, de la lâcheté de Louis XV et de la bravoure des dernières troupes françaises abandonnées à leurs propres ressources, en face d'un ennemi formidable qui recevait chaque jour de nouveaux renforts.

Le cadre d'une causerie est trop étroit pour analyser cet ouvrage, mais je crois vous intéresser en vous en disant quelques mots.

J'ouvre le livre au hasard et je tombe justement sur les lettres qui traitent de l'avant dernier chapitre du sombre drame qui termine les hostilités.

* * On est à la fin du mois d'avril 1760, les Anglais viennent d'être battus à Ste-Foye, et le chevalier de Lévis assiège Québec avec une poignée de braves, sans artillerie suffisante, sans munitions, espérant toujours un secours de France, ce secours qui ne viendra jamais.—Louis XV pense bien au

Canada ! il est aux pieds de madame de Pompadour....

Voici comment, en quelques lignes, Lévis expose sa situation au marquis de Vaudreuil :

Du camp sous Québec, le 30 avril 1760.

" J'ai l'honneur de vous rendre compte que nous avons ouvert la tranchée la nuit dernière. Le travail n'a pas été considérable, le terrain étant des plus mauvais et presque point de terre. Nous avons employé toute la journée d'hier à former notre parc d'artillerie et à préparer les matériaux pour le siège. Les ennemis démasquent beaucoup d'embrasures, ce qui nous annonce un feu considérable de leur part. Tout cela ne serait rien, si nous avions l'artillerie et les munitions nécessaires pour leur répondre ; mais il faut espérer qu'il nous viendra quelque chose de France. Si notre faible artillerie pouvait ouvrir le mur, je vous assure que j'y grimperais le premier, et que le succès ne dépendra ni de moi ni des troupes, qui sont très bien disposées "

Le siège commence donc, on se canonne, on se mitraille, on se fusille, mais on se respecte, on s'estime, et les deux généraux font assaut de politesse aussi bien que de bravoure.

Quand on voit de nos jours les attaques sauvages et lâches des illuminés orangistes et fanatiques, contre nous, notre langue et nos croyances ; quand on voit les étranges suppliques qu'ils remettent entre les mains du représentant de la reine, afin de nous humilier et de nous asservir à leurs préjugés haineux, il est bon de leur rappeler comment nos aïeux et ceux de ces dégénérés se faisaient autrefois la guerre et ce sont les deux adversaires, les généraux de Lévis et Murray qui vont nous le dire.

Les deux armées souffrent, elles manquent de bien des choses, les blessés et les malades n'ont pas ce qu'il leur faudrait. Lévis a dans ses ambulances des blessés anglais, les médecins disent que le vin leur ferait grand bien, mais il n'en a pas ; que faire ? Il s'adresse à l'ennemi, et voici la correspondance qui s'échange entre son capitaine d'état major et le secrétaire du général Murray :

" Du 1^{er} mai 1760.

" En réponse du billet que M. le chevalier de Lévis vous a écrit, j'ai ordre de la part du général de vous faire savoir que de tout son cœur il laissera sortir trois ou quatre barriques de vin, pour l'usage de l'hôpital. Son Excellence croit que M. de Lévis ne lui refusera pas de la pruche, en échange. Il vous prie de l'assurer de ses remerciements pour toutes les attentions qu'il a eues pour les prisonniers."

Lévis n'est pas en reste de politesses et répond ainsi :

" Le vin que j'avais souhaité avoir de Québec n'est qu'une douceur pour les malades et pour les officiers anglais prisonniers, attendu que je suis hors d'état de leur en fournir. La pruche que l'on demande est un remède pour ses scorbutiques ; je n'ignore point que la moitié de la garnison en est attaquée. Cette place étant assiégée, je ne dois point envoyer ce soulagement ; mais je n'en laisserai pas manquer aux malades qui sont à l'hôpital général, dont je désire fort la guérison, puisqu'ils sont en lieu à ne pouvoir me nuire."

Il envoie donc de la pruche aux malades anglais, et le général Murray reconnaît à son tour ce bienfait.

" Du 4 mai 1760.

" Je vous prie de faire bien mes remerciements à M. le chevalier de Lévis de la pruche qu'il m'a fait le plaisir de m'envoyer. Ayez la bonté de lui présenter un fromage de Chester de ma part ; c'est tout ce que j'ai de mieux à lui offrir dans les circonstances présentes. On enverra trois barriques de vin de M. Martin par la première occasion à l'hôpital général.

" Je ne crois pas qu'il y ait du café en ville. Si on ne peut en trouver, on enverra à Mme Sainte-Claude la provision qu'elle demande."

Le même jour, entre deux volées de coups de canon, Lévis répond ainsi :

" Le 4 mai 1760.

" Je suis fort aise, mon cher Bellecombe, que les deux paquets de pruche que j'ai envoyés pour la

personne de M. Murray lui aient fait plaisir. Remerciez-le du fromage de Chester qu'il m'a envoyé. Faites-lui passer, en lui faisant mes compliments, les perdrix et les bécassines que je vous envoie."

Ainsi, vous le voyez, les deux généraux ennemis s'envoient du fromage, des perdrix, etc. Bien plus, ils se prêtent des journaux, tout en spécifiant bien qu'il faut les rendre... pour ne pas gâter la file, sans doute.

... " J'ai l'honneur, écrit Murray à Lévis, le 10 mai, de vous envoyer les gazettes qui me sont arrivées en dernier lieu ; ayez la bonté de me les rendre quand vous en aurez fait la lecture."

Lévis lit ces journaux avec anxiété, avec fièvre, car il les renvoie le même jour, et cette lecture faite à la hâte se comprend bien ; ne doit-on pas s'occuper des braves qui se font tuer pour leur roi.

Leur roi ! ah, il a bien autre chose à faire !

" J'ai l'honneur, dit Lévis, de vous remercier des gazettes que vous avez bien voulu me faire passer et que je vous renvoie. Je crois que vous avez été aussi surpris que moi qu'on n'y fasse aucune mention de ce continent ; j'espère dans peu être à même de vous envoyer de plus intéressantes."

Quel arrière-pensée cache cette dernière phrase ? D'où peuvent-elles lui venir ces gazettes plus intéressantes qu'il attend ?

D'où ? mais, de France ! Elles lui parviendront bientôt, il est impossible qu'il en soit autrement, c'est la flotte française qui va les lui apporter ! c'est le secours qui va arriver, et il est temps, car tout va mal et les lettres qu'il écrit au marquis de Vaudreuil sont bien tristes dans leur héroïque simplicité.

" Au camp près de Québec, le 13 mai 1760

" Nos batteries sont en mauvais état ; nous avons eu hier au soir deux pièces de 18 qui ont crevé, et la pièce de 24 qui a été mise hors de service par une bombe ; elle était déjà fendue. Avec le peu de grosses pièces qui nous restent et la qualité n'en étant pas bonne, nous sommes hors d'état de faire brèche. Les officiers d'artillerie se plaignent aussi que la poudre est éventée, et n'a pas la force qu'elle devrait avoir. Sans tous ces accidents nous aurions fait brèche, n'étant qu'à deux cents toises de la place, en attaquant le bastion qui est entre celui de la poudrière et celui de la porte Saint-Louis, où est une fausse baie.

" Dans ces circonstances fâcheuses je suis obligé de temporiser et chercher à gagner du temps, en me tenant en mesure de pouvoir recevoir les secours qui pourront arriver de France. Et, si nous en recevons en canons et poudre, la place sera bientôt prise, car, sans avoir fait brèche, il n'est pas possible de tenter une escalade etc., etc.

Deux jours se passent encore, et pas de nouvelles de la flotte française !

Le 15 mai, Lévis s'exprime ainsi dans une lettre adressée au marquis de Vaudreuil :

" Nous faisons moralement tout ce qu'il est possible de faire ; nous ne sommes point heureux, car, si nos pièces de canon n'eussent par crevé, nous aurions pu faire brèche. Il est temps que ceci finisse d'une façon ou d'autre ; je crois que cela ne tardera pas, attendu qu'il vente gros nord-est et que nous sommes aux grandes mers. Je suis peiné de voir que nous perdions tous les jours quelqu'un à la tranchée ; mais cela ne peut-être autrement ; si nous sommes assez heureux pour qu'il nous arrive du secours, nous prendrons bientôt Québec."

Le même jour il écrit à l'intendant Bigot :

" Vous avez vu, par ce que j'ai mandé à M. le marquis de Vaudreuil, notre situation. Elle est des plus inquiétante. Je crains bien que la France ne nous ait abandonnés ; car il vente nord-est depuis longtemps, nous sommes dans les grandes mers, et rien n'arrive. Nous avons fait et faisons ce que nous pouvons. Je juge la colonie perdue sans ressource, s'il ne vient du secours."

Il avait raison, la colonie était perdue, car c'est pendant la nuit suivante que deux gros navires venaient de mouiller à la Pointe Lévis. C'étaient deux navires anglais, et d'autres les suivaient. Le sort en était jeté, il fallut lever le siège et retraiter avec peine sur Montréal.

Vous savez qu'il est de mode depuis longtemps chez les Anglais, non pas les Anglais d'Angleterre, mais les agitateurs francophobes, de mentionner à peine la bataille de Sainte-Foye, mais de la regar-

der comme un épisode, une escarmouche, une affaire d'avant-postes.

Ce n'est pas ainsi qu'en parlaient les acteurs du drame, ceux qui avaient combattu.

Dans une lettre envoyée à Lévis, M. de Malartie, blessé et retenu à l'hôpital de Québec à la suite de la bataille du 13 septembre, dit :

"Tous les officiers anglais conviennent bien que nous avons pris, le 28, la revanche du 13 septembre. Ils rendent justice à la valeur des troupes et à l'habileté de vos dispositions et de votre retraite, qui a été forcée par l'arrivée de la flotte. Ainsi, vous devez être bien tranquille sur les relations qui parviendront en Europe ; les Anglais disent qu'il n'y a point de grâce en France à laquelle vous ne puissiez prétendre."

En lisant ces lettres, on éprouve un serrement de cœur intolérable en constatant que tant de souffrances, de privations, de sacrifices et de dévouements n'ont servi de rien, mais elles jettent une nouvelle lumière sur les dernières années de la domination française au Canada.

Ces ouvrages seront lus avec le plus grand intérêt, et on ne saurait trop remercier le comte de Nicolay de sa générosité.

Il existe encore un autre ouvrage que l'on devrait bien publier, c'est tout le journal de bord du chevalier d'Iberville qui se trouve à Paris et qu'il faudrait copier.

Quand s'en occupera-t-on ?

* * Oh ! la jolie légende chinoise que je viens de lire ; la charmante légende, qu'elle est vraie, de tous les temps et de tous les pays !

Un philosophe se promenait un jour dans un cimetière, attristé par tous ces lugubres mamelons de terre amoncelée.

Tout à coup il aperçoit, pâle dans ses vêtements blancs (le blanc est la livrée de deuil en Chine), une jeune femme agenouillée sur un tertre frais et promenant avec tristesse son éventail sur cette tombe. Il s'approche. Il dit très doucement à cette affligée :

— C'est un mari que vous pleurez ?

— C'est mon mari, répondit-elle.

— Mais pourquoi, demanda le philosophe éventer ainsi son tombeau ? Boudha ne vous rendra par le corps de votre époux.

— Ah ! fit la jeune femme, c'est que je lui ai juré, à son lit de mort, de ne point me remarier tant que la terre qui le recouvre ne serait pas sec et je viens chaque jour l'éventer pour en chasser plus vite l'humidité.

Oh ! la vraie légende !



Promenade à travers l'Exposition Universelle

Maintenant que nous avons visité à peu près tous les pavillons semés aux pieds de la Tour Eiffel, et que nous avons admiré dans les merveilles qui les remplissent, les luttes énergiques entreprises par l'homme contre la nature pour faire valoir ses trésors, nous allons, si vous le voulez bien, faire un tour dans les jardins du Champ-de-Mars.

On a pensé en effet que le spectacle trop assidu des travaux de l'homme constitue parfois plutôt une étude qu'un délassement, aussi, a-t-on voulu qu'à l'Exposition le visiteur put distraire sa vue et son esprit par des attractions variées, et qu'après une laborieuse excursion à travers les palais de l'industrie et du travail, sa curiosité trouvât sans cesse un aliment nouveau. Voilà pourquoi dans cette œuvre admirablement conçue on ne s'ennuie pas plus à prendre le frais air dehors, dans les jardins, qu'à parcourir l'intérieur de l'immense monument qui abrite majestueusement les merveilles enfantées par le travail.

On a beaucoup parlé, sans les avoir jamais vus du reste, des fameux jardins que se faisait exécuter la reine Sémiramis, et chaque histoire ancienne qu'on nous mettait autrefois entre les mains ne

manquait pas de chanter dans toutes les trompettes de la Renommée les prodigieux jardins suspendus de Babylone. Eh bien, il est permis, tout en donnant son tribut de louanges aux jardiniers de Sémiramis, de supposer que MM. Alphand et Laforcade ne leur ont point été inférieurs dans l'exécution du parc harmonieux et grandiose qui entoure les palais du Champ-de-Mars, comme une ceinture de fleurs enrichies de villages, de campements, de théâtres, de pavillons et autres merveilles qui reposent l'esprit par leur diversité même.

Je voudrais essayer aujourd'hui de vous en donner un léger croquis, de mon crayon bien inhabile pourtant.

Et d'abord, pour bien voir, plaçons nous juste au centre des quatre piliers de la Tour Eiffel. C'est un spectacle très imprévu et fort original que l'Exposition contemplée à travers les jambes de la Tour. On se croirait sous un pont de géants, et dans l'énorme cadre rond de l'arche colossale, l'Exposition toute entière apparaît découpée comme en un tableau magnifique. Alors, apparaissent aux yeux les proportions énormes des palais de l'Exposition. Au fond, le grand dôme central s'élève comme une couronne majestueuse sur l'immense édifice étendu à ses pieds, puis à droite et à gauche les deux autres dômes secondaires des palais des Beaux-Arts et des Arts-Libéraux qui forment un vaste fer à cheval, s'avancent des deux côtés du jardin, en longues et magnifiques galeries soutenues par une gracieuse colonnade.

Cette disposition des bâtiments leur donne un aspect monumental incomparable ; le regard plonge au loin et embrasse trois façades à la fois, et quelles façades ! Elles sont immenses, prodigieusement conçues et décorées. Et tout ce merveilleux ensemble avec ses toitures variées aux mille couleurs, ses dômes étincelants, ses portes aux proportions majestueuses, ses pavillons, ses cascades, ses fontaines, ses enfilades de colonnes à perte de vue, en rappelle par l'étendue tout ce qu'on imagine de Babylone, de l'Inde, de ces constructions démesurées auxquelles les rois anciens employaient des peuples entiers de prisonniers et d'esclaves.

Ce spectacle admirable donne lieu à bien des réflexions ; si, en effet, nous entendions de nos jours un admirateur outré de l'antiquité, comme on en rencontre souvent, nous raconter que jadis un conquérant Egyptien ou un empereur Romain avait élevé un immense palais dont la construction lui avait coûté des centaines de millions et où il avait entassé toutes les merveilles de l'industrie de son époque, pour les donner en spectacle au monde entier, vous diriez : Voilà un monarque qui a plus de droits à la gloire et qui a plus mérité du genre humain que Jules César ou Alexandre. Et si l'on vous disait ensuite qu'au bout de six mois le même monarque, croyant avoir assez prolongé ce magnifique spectacle, faisait démolir cet immense palais pour lequel il s'était donné tant de mal, et il avait dépensé tant de millions jusqu'à ce qu'il n'en reste plus pierre sur pierre, vous diriez : voilà qui est prodigieux, et c'est bien là un fait digne de cette antiquité fabuleuse, de ces anciens, auprès desquels nous ne sommes que des enfants et des maladroits !

Eh bien, mes amis, c'est pourtant ce qui se passe à notre époque, c'est nous qui nous payons ces magnificences éphémères, et ce qui prouve encore une fois de plus que nous faisons des choses aussi merveilleuses et plus utiles que n'en ont jamais exécuté ces peuples d'autrefois. Et remarquez bien que tous les palais dont on trouve les ruines en Grèce, en Syrie, à Rome, en Egypte, ont été construits par des milliers de malheureux enchaînés comme des bêtes féroces, et qui succombaient chaque jour par centaines sous le fouet et le bâton de leurs maîtres impitoyables, tandis que les ouvriers qui ont élevé les magnifiques palais de l'Exposition étaient libres, et même égaux devant la loi, à ceux qui les conduisaient ! Non seulement ils ne mouraient pas sous le fouet et le bâton, mais encore leur travail leur était payé avec justice, et apportait le bien-être dans leurs familles !

Voilà combien nous sommes supérieurs aux anciens, et comment cette antiquité si vantée et si encensée n'apparaît plus que comme un fantôme cruel et sanglant devant l'époque moderne régénérée par le Christianisme !

Je me suis un peu écarté de mon sujet, mais je sais d'avance que mes lecteurs me pardonneront, car j'ai voulu faire ressortir le côté moral et les graves réflexions qu'inspire à qui sait la comprendre la grande œuvre de l'Exposition-Universelle.

Le jardin se partage en deux parties bien distinctes ; celle qui est située entre les deux ailes des palais des Beaux-Arts et des Arts Libéraux, et celle qui se trouve au fond, devant le grand dôme central. Cette dernière partie est plus élevée que l'autre de huit pieds, et l'on y arrive par un grand escalier de marbre à l'aspect monumental et orné de statues magnifiques. Tout autour de ces jardins règne une allée de palmiers d'Afrique, exposés par un jardinier amateur, de Nice. Sans entrer dans les détails du métier, que je n'entends pas du reste, je me contenterai des chiffres, selon mon habitude, bonne ou mauvaise. Eh bien, le parc du Champ-de-Mars ne contient pas moins de quatre cents espèces d'arbres forestiers et d'ornement, et sept cents espèces d'arbustes. Or, chaque espèce étant représentée par plusieurs plants, on peut se rendre compte du nombre considérable de pieds d'arbres que l'on a fait transporter au Champ-de-Mars. Toutes ces variétés sont des plus riches et des plus rares. De plus, le jardinier en chef de la ville de Paris a combiné ses plantations de façon que les floraisons se succèdent et que l'on ait toujours des fleurs à profusion pendant toute la durée de l'Exposition.

Quoique nombreux, ces arbres ne suffiraient pas pour ombrager ce grand jardin, on s'est donc occupé d'abriter les allées principales pour traverser le parc dans toute sa longueur. Pour cela, on a élevé des velums ou tentes aux riches et chatoyantes couleurs, au-dessus des allées situées à droite et à gauche des tapis de verdure qui entourent les fontaines et les bassins.



ÉTYMOLOGIES

SAINT-GERMAIN DE RIMOUSKI

La ville de Saint-Germain de Rimouski est le chef-lieu du comté du même nom. Elle possède une cour, un évêché et un collège classique. Cette ville a pour titulaire saint Germain de Paris. On lui a donné ce nom en mémoire de son premier habitant, le seigneur Germain Lepage.

SAINTE-ANNE DE LA POINTE-AU-PÈRE

Ce village est situé à quelques lieues de la ville de Rimouski. La première messe célébrée dans ce village le fut par le Père jésuite Henri Nouvel, le 7 décembre 1663, sur une pointe ou rocher. (Plusieurs écrivent erronément Pointe-aux-Pères).

SAINTE-ANNE DE LA POCATIÈRE

Située dans le comté de Kamouraska, possède un collège classique et une école d'agriculture. Elle tient son nom de La Combe de la Pocatière, capitaine au régiment de Carignan.

SAINT-EUSTACHE DES DEUX-MONTAGNES

Cette paroisse est célèbre par la défense héroïque qu'opposèrent les patriotes de 1838, sous le commandement du brave Dr Chénier, à l'armée de Colborne. Son nom lui vient de Eustache Lambert, sieur Du Mont, seigneur des Mille-Iles.

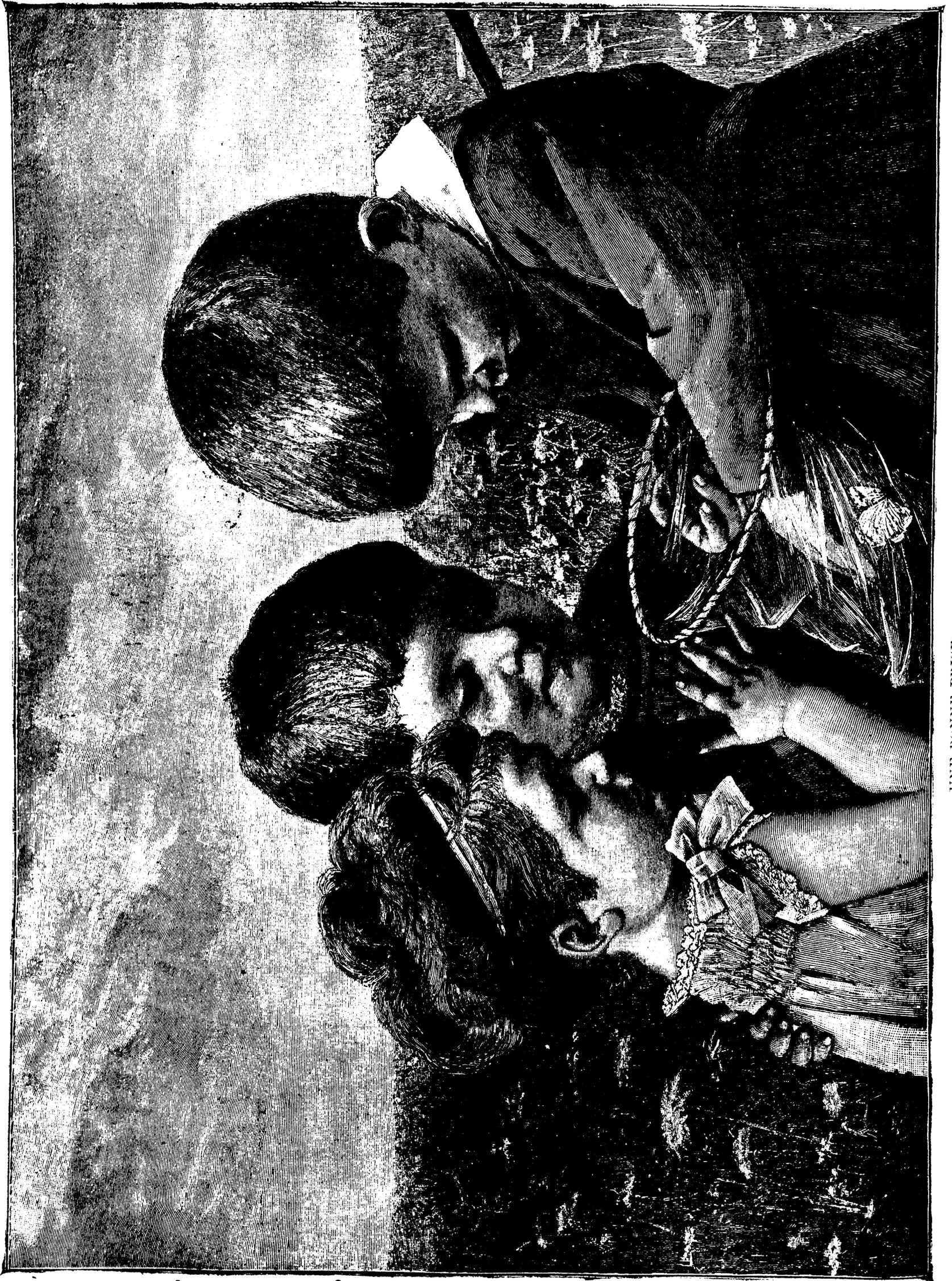
SAINT-DAVID DE L'AUBERIVIÈRE

Cette jeune paroisse, située à quelques milles de la ville de Lévis, a été nommée ainsi en l'honneur de son fondateur, Mgr Joseph-David Déziel, et de Mgr de Pourroy de l'Auberivière, cinquième évêque de Québec.

SAINTE-CLAIRE DE DORCHESTER

Sainte-Claire de Dorchester tire son nom de Claire-Françoise Bissot, épouse de Joliet, le découvreur du Mississippi.

HECTOR SERVADEC



UNE BONNE PRISE. — TABLEAU DE M. F. DVORAK

CURIOSITÉS ICHTHYOLOGIQUES

LES POISSONS ÉLECTRIQUES

Plusieurs poissons jouissent de la faculté de provoquer, quand on les touche, une commotion pareille à celle produite par la décharge d'une bouteille de Leyde. Nous signalerons les plus connus.

La torpille ou raie électrique à la queue courte, mais assez charrue. Son corps est lisse et présente un disque à peu près circulaire, dont le bord antérieur est formé par deux prolongements du museau qui, de chaque côté, vont rejoindre les nageoires pectorales et laissent entre ces organes, la tête et les branchies, un espace ovalaire servant à loger l'appareil électrique.

Cet appareil se compose d'une multitude de tubes membraneux verticaux, serrés les uns contre les autres comme des rayons d'abeilles, subdivisés par des cloisons horizontales en petites cellules remplies de mucosités et animées par plusieurs branches très grosses des nerfs pneumogastriques.

C'est dans ces singuliers organes que se produit l'électricité à l'aide de laquelle les torpilles peuvent donner à ceux qui les touchent des commotions violentes.

Ce poisson est moins puissant encore que les gymnotes, mais il peut, néanmoins, frapper d'engourdissement le bras de celui qui le touche, et il se sert probablement de ce moyen pour s'emparer de sa proie.

On a constaté dans ces derniers temps que la commotion peut, dans certaines circonstances, donner des étincelles comme le ferait une machine électrique, et qu'elle se produit sous l'influence du lobe postérieur de l'encéphale.

Il y a plusieurs espèces de torpilles. Le gymnote est le poisson électrique le plus curieux ; son corps est allongé comme celui de l'anguille ; aussi l'appelle-t-on quelquefois *anguille de Surinam*. Il atteint souvent une longueur de six pieds et habite les petits ruisseaux et les mares de l'Amérique méridionale.

Humboldt raconte ainsi une curieuse pêche de ce poisson :

Nous partîmes le 9 mars de grand matin pour le petit village de Rastro de Abazo. De là, les Indiens nous conduisirent à un petit ruisseau qui, dans les temps de sécheresse, forme un bassin d'eau bourbeuse entouré de beaux arbres, de clusias, d'amyris et de mimosas à fleurs odoriférantes.

La pêche des gymnotes avec des filets est très difficile, à cause de l'extrême agilité de ces poissons, qui s'enfoncent dans la vase comme des serpents. On ne voulut pas employer le Barbaseo, c'est-à-dire les racines du *piscidá erythryno*, du *jacquinia armillaris* et de quelques espèces de *phylanthus* qui, jetés dans une mare, enivrent ou engourdissent les animaux. Ce moyen aurait affaibli les gymnotes.

Les Indiens nous disaient qu'ils allaient pêcher avec des chevaux. Nous eûmes de la peine à nous faire une idée de cette pêche extraordinaire ; mais bientôt nous vîmes nos guides revenir de la Sa-

vane, où ils avaient fait une battue de chevaux et de mulets non domptés. Ils en amenèrent une trentaine, qu'on força d'entrer dans la mare.

Le bruit produit par le piétinement des chevaux fait sortir les poissons de la vase et les excite au combat.

Ces anguilles, jaunâtres et livides, semblables à de grands serpents aquatiques, nagent à la surface de l'eau et se pressent sous le ventre des chevaux et des mulets ; une lutte entre des animaux d'une organisation si différente offre le spectacle le plus pittoresque. Les Indiens, munis de harpons et de roseaux longs et minces, ceignent étroitement la mare ; quelques-uns d'entre eux montent sur les arbres, dont les branches s'étendent horizontalement au-dessus de la surface de l'eau. Par leurs cris sauvages et la longueur de leurs joncs, ils empêchent leurs chevaux de se sauver en atteignant la rive du bassin.

Les anguilles, étourdies du bruit, se défendent par la décharge répétée de leurs batteries électriques. Pendant longtemps, elles ont l'air de

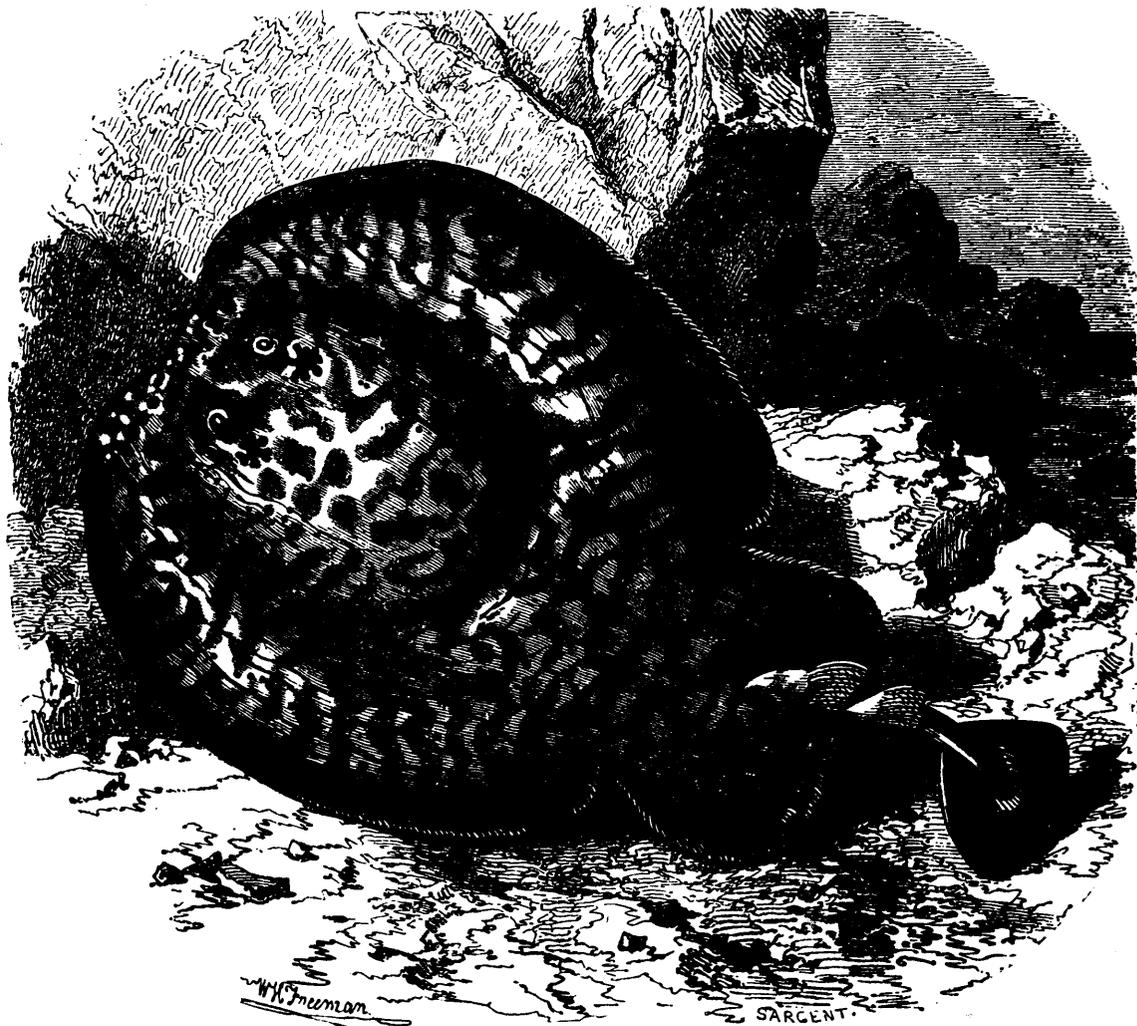
le poisson en l'air, ne ressentent point de commotion. En peu de minutes, nous eûmes cinq grandes anguilles, dont la plupart n'étaient que légèrement blessées.

La température des eaux dans lesquelles vivent habituellement les gymnotes est de 26 à 27°. On assure que leur force électrique diminue dans les eaux plus froides ; et il est assez remarquable, en général, comme l'a déjà observé un physicien célèbre, que les animaux doués d'organes électromoteurs dont les effets deviennent sensibles à l'homme ne se rencontrent pas dans l'air, mais dans un fluide conducteur de l'électricité.

Les gymnotes du Cano de Bera sont d'un beau vert d'olive ; le dessous de la tête est jaune mêlé de rouge ; deux rangées de petites taches jaunes sont placées symétriquement tout le long du dos, depuis la tête jusqu'au bout de la queue ; chaque tache renferme une ouverture excrétoire ; aussi la peau de l'animal est constamment couverte de matière muqueuse, qui, comme Volta l'a prouvé, conduit l'électricité vingt à trente fois mieux que l'eau pure.

Il y a quelques années, il existait, à l'Institution polytechnique de Londres, un gymnote de couleur rouge ; il était placé dans un réservoir en cristal, ce qui permettait de voir les phénomènes que produisait son électricité ; sitôt que l'on jetait des petits poissons dans l'eau ils étaient foudroyés à l'instant même.

FERNAND HAMEL.



Les poissons électriques.—La torpille.

remporter la victoire. En moins de cinq minutes, deux chevaux étaient noyés. L'anguille, ayant six pieds de long et se prenant contre le ventre des chevaux, fait une décharge dans toute l'étendue de son organe électrique ; elle attaque à la fois le cœur, les viscères et le *plexus caliacus* des nerfs abdominaux. Il est naturel que l'effet qu'éprouvent les chevaux soit plus puissant que celui que le même poisson produit sur l'homme, lorsqu'il ne le touche que par une des extrémités.

Les chevaux ne sont probablement pas tués, mais simplement étourdis ; ils se noient, dans l'impossibilité de se relever par la lutte prolongée entre les autres chevaux et les gymnotes. Les gymnotes, fatigués, se dispersent ; ils ont besoin d'un long repos et d'une nourriture abondante pour réparer ce qu'ils perdent de force galvanique. Alors les chevaux et les mulets paraissent effrayés. Les poissons s'approchent timidement des bords du marais, où on les prend au moyen de petits harpons attachés à de longues cordes. Lorsque les cordes sont bien sèches, les Indiens, en soulevant

fluence, c'est méconnaître ses facultés multiples, c'est méconnaître sa véritable mission qui est double, c'est-à-dire à la fois familiale et sociale.

Le rôle de la femme dans la famille, tout le monde le connaît. En énumérer les devoirs serait sortir de notre cadre ; et d'ailleurs, notre but n'est pas de sermoner nos lectrices ; car les sermons sont toujours ennuyeux, et rien n'enlaidit comme l'ennui. Nous ne parlerons que des devoirs de la femme dans la société, de son rôle civilisateur.

Le rôle le plus élevé, le plus noble qui doive lui être départi, est le même que celui de la fleur dans le règne végétal. Ce rôle, répandre le charme, c'est de poétiser l'existence ; comme l'influence de la femme est due surtout à sa beauté, son devoir social le plus impérieux, le plus essentiel, le plus utile, c'est de jouer son rôle de fleur, c'est de plaire, c'est d'inspirer l'amour. Toute femme qui néglige sa beauté est coupable, non-seulement envers elle-même, envers ses semblables, mais encore envers le créateur, puisqu'elle n'accomplit pas la destinée pour laquelle il l'a créée.

Le rôle de la femme dans l'humanité

Quelle est la véritable mission de la femme ?

Celui de gardienne du foyer, entièrement soumise et dévoué à l'homme, son seigneur et maître, tout occupée des soins du ménage et uniquement absorbée par ses devoirs d'épouse et de mère.

Ce rôle est des plus estimables sans doute ; mais la nature de la femme se prête à une sociabilité plus haute. Restreindre à la famille le cercle de son activité et de son in-

Et ce raisonnement n'est point un paradoxe pour amuser mes spirituelles lectrices, c'est le résultat d'une conviction sérieuse et réfléchie.

Il suffit, en effet, pour être convaincu du rôle civilisateur et prédominant de la femme, de jeter un coup-d'œil sur les diverses sociétés du globe ; et nous verrons que le degré de civilisation de ces sociétés est en raison directe du degré de liberté que la femme y possède, où, si l'on veut, du degré d'influence qu'elle y exerce.

La France, qui est le pays des jolies femmes, des charmeuses, des coquettes, celui où incontestablement leur influence est la plus grande dans les arts, la littérature et même dans la politique, n'est-il pas le plus raffiné, le plus civilisé du monde ?

Si l'on admet que chacun de nos organes correspond à une fonction, il faut admettre également que chacune de nos facultés ou organes intellectuels correspond à une fonction morale : autrement dit, que nos aspirations ou attractions sont proportionnées à la destinée que nous a assignée le Créateur. N'est-il pas évident que notre mission est de plaire ; presque de toutes les passions féminines, la plus intense, persistante, celle à laquelle nous sacrifions toutes les autres, c'est, on ne peut le nier, le désir de plaire !

Nous reprocher notre coquetterie, c'est nous reprocher notre raison d'être, notre nature essentielle, notre attraction la plus légitime et la plus utile aussi, puisqu'elle est un instinct générateur avant d'être un mobile de civilisation.

LAURIANE.

REVUE GENERALE

M. Charles-L. Knapp, consul-général américain au Canada. — Mgr Walsh, évêque de Toronto. — M. J.-G. Shea et les Canadiens-Français.

* * Le gouvernement américain a nommé consul-général des Etats-Unis au Canada M. Charles-L. Knapp, homme distingué et bon orateur.

Il est né à Harrisburg, comté de Lewiston, N.Y., et a maintenant quarante-un ans.

M. Knapp fit ses études classiques au collège Rutgers, de New-Brunswick, N.J., et son droit au collège d'Hamilton. Il fut admis au barreau en 1873.

Aussitôt après avoir été reçu avocat, il commença à s'occuper activement de politique, et, en 1886-87, il fit partie du sénat pour l'Etat de New-York.

Qu'il soit le bienvenu au Canada et que sa présence au milieu de nous fasse disparaître les bruits d'annexion qui se font entendre au-delà de la frontière.

* * La question de succession au siège épiscopal de Toronto, devenu vacant par la mort de Mgr Lynch, vient enfin de recevoir une solution. Il a fallu beaucoup de pourparlers entre Rome et le clergé catholique d'Ontario pour arriver à la résoudre.

C'est à l'évêque de London, Mgr Walsh, que va échoir la succession. Rome, en le choisissant, a eu la main heureuse, car à Toronto il faut un homme énergique pour tenir tête aux sectes protestantes. Mgr Walsh est un de ces prélats qui cachent sous l'hermine une grande énergie et de plus beaucoup d'habileté pour atteindre le but en perspective.

Mgr Walsh est né à Mooncain, comté de Kilkenny (Irlande), le 24 mai 1830. Comme il montra un goût prononcé pour le sacerdoce dès ses plus tendres années, ses parents ne négligèrent rien pour lui faire donner une excellente éducation au collège Saint-Jean de Waterford. Désirant se faire missionnaire, il laissa l'Irlande dans l'automne de 1852, pour se rendre au Canada, à Montréal, où il entra au séminaire de Saint-Sulpice pour terminer ses études théologiques.

Mgr Baillargeon, de Québec, lui donna la tonsure et plus tard le consacra évêque. C'est Mgr de Charbonnel qui le fit prêtre (1er novembre 1854). Il commença à exercer le ministère à Brock (Ontario), et en 1857 il fut nommé curé de Saint-Mary's, et pendant quelque temps il remplit la même charge à Saint-Paul's.

Quand Mgr Lynch fut sacré évêque, Mgr Walsh occupa la charge de recteur de la cathédrale pendant un certain laps de temps au bout duquel il abandonna cette dernière occupation pour retourner à Saint-Mary's, où il demeura jusqu'en 1867, date à laquelle il fut fait évêque.

Le diocèse de London, sous la direction de Mgr Walsh, a progressé d'une manière surprenante. On calcule qu'au moins un million de dollars a été dépensé pour l'érection de nouvelles églises, couvents, etc., dont le nombre a pour le moins quadruplé. La bénédiction de la cathédrale, commencée le 23 mai 1881 et terminée le 29 juin 1889, donna lieu à une belle fête religieuse, ainsi que la célébration des noces d'argent de Mgr Walsh comme prêtre (novembre 1879).

Mgr Walsh est un orateur distingué, un écrivain habile et de plus un savant théologien.

* * Nous nous permettrons maintenant de reproduire un petit article paru dans le *North Western Chronicle*, de St-Paul (Minn.), sous la signature de M. John-Gilmary Shea,

un écrivain de grand mérite très sympathique aux Canadiens. M. Shea, quand bien d'autres écrivains nous jettent l'injure, se plaît à faire notre éloge. Nous ne doutons pas que nos lecteurs liront les lignes suivantes avec le même plaisir que nous avons éprouvé nous-mêmes lorsqu'elles sont tombées sous nos yeux :

« Un certain nombre de fanatiques sont très occupés de ce moment à déclamer contre l'élément étranger de notre population. Pour eux, il n'y a que les Américains dont l'origine remonte à trois ou quatre générations, qui doivent être comptés pour quelque chose, le reste ne vaut pas la peine qu'on en parle. Et cependant, comment, étrange anomalie, agissent-ils vis-à-vis des Canadiens-Français des Etats-Unis, dont les ancêtres depuis de nombreuses générations sont certainement américains ? Pour venir chez nous, en effet, ceux-là ne traversent pas l'Atlantique, ils ne font que passer une ligne imaginaire, ils sont donc comme les plus puritains de la Nouvelle-Angleterre, nés en Amérique, de parents dont les grands parents sont aussi nés en Amérique. Or, cela étant donné, reçoivent-ils chez nous l'accueil auquel ils ont droit ? Nous en doutons.

« Et pourtant, on ne saurait reprocher au million de Canadiens-Français répandus dans les Etats-Unis, la moindre infraction grave aux lois du pays. Il est bien vrai qu'il y a quelque temps des poursuites ont été exercées contre un certain nombre d'entre eux pour avoir envoyé leurs enfants à leurs écoles paroissiales, mais ceux qui violaient et la loi et les idées fondamentales du gouvernement américain étaient, non pas des Canadiens, mais bien leurs ennemis, ceux-là même qui exerçaient les poursuites.

« Les Canadiens-Français forment une des portions les plus industrieuses et les plus intelligentes de notre population ; ils sont religieux et soutiennent leurs écoles paroissiales, ils sont moraux et surveillent le moral de la jeunesse et celui de l'enfance.

« Et à ces divers points de vue ils brillent au premier rang dans nos villes manufacturières. Ils aiment la société, ils s'amuse d'une façon rationnelle et agréable, et ne sont jamais compromis dans les émeutes, les grèves ou les batailles.

« Ils aiment à s'instruire, ils ont leurs propres journaux, rédigés en français par des écrivains capables, dévoués et patriotes ; ils ont leurs sociétés admirablement organisées, dirigées par des hommes compétents et consciencieux.

« Ce peuple, nombreux aujourd'hui, augmente en nombre tous les jours et forme un des éléments les plus importants du catholicisme dans le nord des Etats-Unis.

« Les Canadiens sont énergiques, ils l'ont prouvé dans leurs voyages d'aventures et de découvertes, ils le prouvent aujourd'hui d'une manière pacifique, mais tout aussi tangible par leur conduite dans les Etats de la Nouvelle-Angleterre.

« Leur nombre s'accroît d'une façon incroyable, au moyen de leurs nombreuses familles d'abord, de l'immigration constante du Canada ensuite.

« Comme citoyens, comme catholiques, ils possèdent les plus grandes qualités et se montrent en tout dignes de l'estime et de l'admiration de tous ceux qui les apprécient avec impartialité.

Bien écrit, bien dit, M. Shea. Vous méritez les félicitations de tous les Canadiens des deux côtés de la frontière américano-canadienne.



Août 1889.

PENSIONNAT SAINTE-ANGÈLE

SOUS LA DIRECTION DES SŒURS DE SAINTE-ANNE, SAINTE-CUNÉGONDE DE MONTRÉAL.

Ce pensionnat, situé dans la partie ouest de la ville de Montréal, au pied d'un coteau couvert de beaux arbres, offre à la fois les avantages d'un site des plus gracieux, de la salubrité, de l'air et d'une extrême facilité de communication, non seulement avec la ville, mais avec l'étranger.

La bâtisse en pierre, de 120 pieds de front par 60 pieds de profondeur, avec deux ailes de 75 pieds, est des mieux conditionnée et pourvue de toutes les améliorations modernes.

Le plan d'éducation renferme tout ce qui peut former les jeunes personnes aux vertus et aux connaissances convenables à leur sexe. L'enseignement du français et de l'anglais est suivi et le cours est complet dans les deux langues. La musique, le dessin, la couture, l'art culinaire, sont enseignés, avec avantage. Des leçons spéciales de comptabilité, de sténographie, d'écriture mécanique sont données à toutes les élèves qui désirent s'initier à ces connaissances.

Les élèves du cours supérieur sont particulièrement formées à la science du ménage, à l'économie domestique, aux convenances sociales, au bon ton, à la politesse et sont ainsi préparées à la vie du foyer domestique, celle qui influe le plus sur le bonheur ici-bas.

Le mode de discipline est doux, mais ferme. La surveillance est continuelle. La santé fait l'objet des soins les plus assidus, à cet effet les récréations et les promenades en plein air ont lieu aussi souvent que possible.

Les classes et les dortoirs sont disposés de manière à donner tout le confort désirable. Le maison est entièrement éclairée à la lumière électrique incandescente.

Pour plus amples informations, s'adresser à la Révérende Sœur Supérieure du Pensionnat Ste-Angèle, No 466, rue St-Antoine.

L'ouverture des classes est fixée au 2 septembre. Dans notre prochain numéro, nous donnerons une vue de ce magnifique couvent.



LA PÊCHE A LA LIGNE

Un chapeau de paille jaune
Dont les bords n'ont pas d'ourlet,
Au bout de sa pointe en cône
Une plume de poulet.

Un chapeau de paille encore,
Un troisième, un autre ! Ainsi
Le rivage se décore
Du Point-du-Jour à Bercy.

Sous ces éteignoirs sans nombre
Rien ne bouge. On ne peut voir
Que les pas lents de leur ombre,
Qui s'allonge avec le soir.

Pourtant de chaque statue
Sort un grand sceptre en roseau
Et ce peuple s'évertue
A tremper du fil dans l'eau

Tout le long de la journée,
O destin, tu leurs promets
La douce joie ajournée
Qu'ils n'attrapperont jamais.

Et pas un ne s'en indigne
Pas un ne songe à partir !
Car le pêcheur à la ligne
Vit et meurt vierge et martyr.

JEAN RICHEPIN.

RÉVERIE !

I

C'était le soir d'un beau jour de juillet ! Le soleil avait disparu à l'horizon ; une lueur incertaine marquait encore le lieu où il avait fui. Quelques belles étoiles commençaient à scintiller sur le fond noir du firmament ; elles semblaient des clous d'or soutenant la voûte immense des cieux.

Tout était calme dans la nature ; seules, la voix du rossignol qui faisait entendre dans le feuillage ses douces modulations et le murmure des ondes limpides, coulant à mes pieds, interrompaient le silence mystérieux qui m'environnait.

J'aimais à me promener solitaire sur les bords de la charmante rivière qui arrosait mon village ; l'eau était si belle, si limpide et ses rives si enchantées ! Cherchant la solitude, je ne pouvais la trouver plus douce que dans ce lieu où la nature avait répandu à profusion ses plus beaux dons.

Quelques arbres à l'épais feuillage, agités par un d'ux zéphyr, murmuraient je ne sais quel mystérieux langage ; ils penchaient tristement leurs branches touffues vers les ondes de la rivière.

Bientôt la lune monta dans le ciel ; sa lumière blafarde se décomposait en mille paillettes d'argent dans les eaux ridées.

Mon âme était triste ! Je levai les yeux, je vis ces milliers d'étoiles perdues dans l'immensité ; un sentiment indéfinissable envahissait mon âme à la vue de tant de grandeur ! Oh ! qui ne pourrait comprendre l'existence d'un Dieu, d'une puissance surhumaine veillant à l'ordre de l'univers quand on se trouve ainsi face à face avec les beautés du ciel et de la terre, dans le calme d'une nuit d'été ! O Dieu, vous qui avez fait ces merveilles, cet étoile, cet astre dont la douce lumière nous éclaire chaque nuit, cette nature luxuriante et belle qui, dans son langage, semble célébrer vos grandeurs, jetez un regard de miséricorde sur votre enfant, laissez pénétrer dans mon âme un rayon d'espoir !

II

Tout à coup, sur le bord opposé de la rivière, j'aperçus un vieillard aux cheveux blancs et péniblement courbé sous le poids des années. Une longue barbe descendait sur sa poitrine, et sa tête était chauve ; sa figure, empreinte d'une grande tristesse, présentait de nombreuses cicatrices, et pour tout vêtement il avait une robe blanche.

Ses yeux erraient tristement sur les eaux limpides de la petite rivière ; soudain je l'entendis parler en ces termes :

« Salut, bois couronné de verdure, salut, rivière

à l'onde ridée par le zéphyr, salut, ciel où brillent millent feux, je vous revois encore ! Pourtant, hier, je ne voulais plus vivre ! Je cherchais la mort et j'ai trouvé la vie ! Le Dieu de ma mère, voyant que je marchais à l'abîme, m'a envoyé son ange pour me guider par la main dans la voie du ciel ! Au jour néfaste où je perdis ma tendre mère, je me trouvai seul au monde. Jeune et ardent, je partis pour des terres lointaines ! Sans expérience, je devins ami d'un homme qui a fait le malheur de ma vie ! O souvenirs cruels, fuyez loin de ma pensée ! Respectez la douleur d'un vieillard ! Hier encore, je voulais mourir, lorsque sur ma route je rencontrai une de ces âmes privilégiées qui n'ont jamais connu le péché, et je fus sauvé ! O solitude, porte dans mon cœur le baume de la paix ! Ici, laisse-moi pleurer !"

J'entendis les sanglots déchirants du pauvre malheureux ; soudain je le vis se lever comme en sursaut, les yeux hagards et les mains tendues vers le ciel, en s'écriant d'une voix terrible : " Mon Dieu ! " Ce fut tout ! . . .

III

C'était un rêve ! . . . Dieu m'avait envoyé le sommeil afin que je fisse ce rêve fantastique dont je compris le sens. Oui, un mauvais ami est le plus grand malheur qui puisse arriver. C'est s'attacher à un cadavre pour pourrir avec lui ! De nos jours, hélas ! les amis de cette sorte sont bien nombreux ! Le mal a toujours eu des adeptes pour le répandre dans le monde, et le bien est là qui attend de nobles âmes pour le faire connaître et aimer.

Les étoiles brillaient encore, quoiqu'avec un moins vif éclat ; la lune avait parcouru déjà dans le ciel une grande distance. Le silence planait toujours sur ce lieu enchanteur où j'avais passé de si doux instants ; après une courte prière, je regagnai ma demeure, songeant à ce rêve qui était pour moi comme un avertissement, un conseil venu de Dieu même ! Je gardai toujours le souvenir de cette nuit d'été.

Paul Durand

BIBLIOGRAPHIE

L'ami des Salons, par Mlle L. Nitouche. Publié par la librairie Ste-Henriette : G.-A. et W. Dumont, 1826, rue Sainte-Catherine. Prix : 10 cts. En vente partout. A Québec, chez M. Béland, 264, rue St-Jean.

Nous accusons réception de ce charmant petit volume, intéressant au dernier degré. Pas un salon ne lui refusera l'hospitalité, car il est destiné à être l'ami de tous.

Pour donner une idée de son contenu, nous reproduisons ci après le sommaire :

Questions et réponses.—Langages du mouchoir, des pépins de pomme et d'orange, des gants, de l'éventail, du front, des plantes et des fleurs—Horloge de Flore—Calendrier de Flore—Doigts et pouces—Pourquoi elles nous aiment—Les vieilles filles—Aux nouveaux époux—Les baisers—Les commandements de la table—Décalogue d'un étudiant—A propos de politesse—Emblèmes des couleurs—Couleurs des mois de l'année—Couleurs des saisons—Poésies amoureuses—Amusements des salons—Voulez-vous rire ?

Comme vous le voyez, il y a de tout dans ce petit livre, et nous pensons bien que pas un ne manquera de l'acheter.

SAINT FRANÇOIS REGIS

(Voir gravure)

Ce tableau de M. Joseph Aubert, que nous publions en première page, dénote de grandes qualités. Comme dessin et comme sentiment, il nous semble difficile de mieux faire.

La figure du saint exprime bien cette charité sublime que Dieu seul doit inspirer. Les malheureux qui recourent à cette main divine sont admirables dans leur misère.

PRIMES DU MOIS DE JUILLET

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—A. J. Boucher, (5.00), 1622, rue Notre-Dame ; L. N. Prévost, 1130, rue St-Laurent ; Willie Clément, 592, rue Wolfe ; Delle Sésarine Lalonde, 11, rue Cha-boillez ; Arthur Tremblay, 159, rue du Collège ; Joseph Ouellette, 314, rue Amherst ; Delle Joséphine Picard, 44, rue St-Louis ; J. Bte. Roberge, 259, rue Poupard ; A. G. A. Théoret, du Terrapin, rue Notre-Dame ; Dame L. N. Thivierge, 268, rue Drolet ; J. O. R. Chevigny, 188, rue Montana ; F. Bourbonnière, 397, rue Beaudry ; Dame Louis Clairemont, 735, rue St-Dominique ; Nazaire Versailles, 416, rue Guy ; Delle Emma Caron, 28, rue Lamontagne ; Dame Lucie Morisseau, 276, rue Sanguinet ; G. Lefebvre, du Bureau de Poste.

Québec.—Charles L'Heureux (\$15.00), 68, rue de l'Eglise St-Roch ; Louis Matte (\$3.00), 149, rue St-Olivier, St-Roch ; Victor Marier, 83, rue d'Aiguillon ; Louis Drolet, 35, rue Couillard, Haute-Ville ; Arthur Ouellet, 59, rue St-Georges ; A. Routhier, 252, rue St-Olivier St-Roch ; Hercule Gagnon, 18, rue Daulac, St-Roch ; Achille Fortin, 82, rue Scott ; Charles Darveau, 13 rue St-Ours, St-Sauveur ; Nazaire Côté, 59, rue St-Ambroise, St-Sauveur ; Dame P. Hamel, 18, rue la Couronne, St-Roch ; Victor Derôme, 376, rue St-Jean ; C. A. Gaumont, 259, rue du Roi, St-Roch.

St-Joseph de Lévis.—Madame Lagassé ; Michel Bilodeau.

Hochelaga.—Maxime Pigeon, 96, rue Desery.

Ste-Cunégonde.—Sébastien Cérada, 100, rue Labonté ; Dame Joseph Gagnon, rue Labonté ;

Pointe Ste-Charles.—Louis Poulin, 296, rue Centre ; Dame Joachim Contu, 562, rue St-Patrick ;

St-Lin.—M. l'abbé J. B. Proulx.

Valleyfield.—Auguste Poirier.

Sorel.—P. E. Boucher ; Charles Dufault, barbier.

St-Eugène, Ont.—Z. O. Fournier.

St-Rose.—O. E. Dalaire.

Richmond Station.—J. Ledoux, \$25.00.

Fall River, Mass.—Delle Léda Caron, 442 South Main.

SOIXANTE-QUINZIÈME TIRAGE

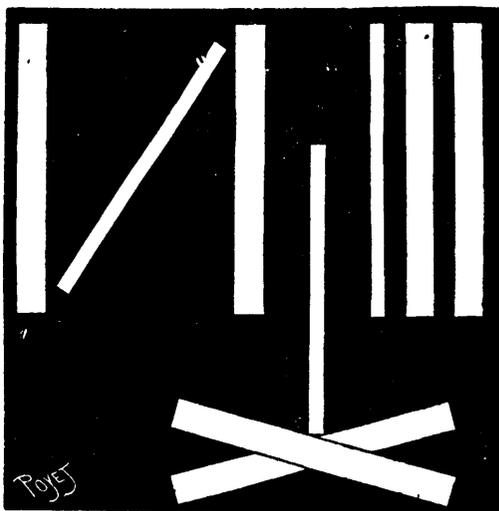
Le soixante-quinzième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois d'août) aura lieu SAMEDI, le 7 Septembre, à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION SAINT-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.

SCIENCE AMUSANTE

On a beaucoup écrit sur les erreurs de nos sens, et en particulier sur les illusions d'optique.

En voici une bien simple qu'on a bien voulu nous signaler. Prenez trois bandes de papier blanc d'égale longueur, mais dont l'une soit moitié moins large que les deux autres. Croisez en forme de X les deux bandes de même largeur, et, à leur intersection, placez verticalement la plus mince ; elle paraîtra plus longue, et il vous faudra démontrer à l'aide du compas que leurs longueurs sont



Illusion d'optique

rigoureusement égales, pour que les spectateurs se rendent à l'évidence. Cette illusion, très sensible pour celui qui regardera notre dessin, le sera encore davantage avec des morceaux de papier blanc posés sur un fond de papier ou de drap noir.

Si vous faites maintenant, avec vos trois bandes, une figure ayant la forme de la lettre H, la bande étroite formant la barre horizontale, et que vous fassiez pivoter cette bande de manière à la mettre de travers, elle vous paraîtra moins longue que les deux bandes verticales, bien qu'elle soit exactement de même longueur.

Ainsi donc, une bande de papier qui est exactement de la longueur de deux autres vous paraîtra soit plus grande soit plus petite, selon la position que vous lui aurez donnée par rapport aux deux autres, et cela par suite de la curieuse illusion d'optique dont chacun pourra aisément être le jouet.

CHOSSES ET AUTRES

—Des statistiques récentes démontrent qu'il y a dans l'armée anglaise, 2,272 soldats audessus de six pieds.

—La Perse a accordé à la Russie le droit exclusif de bâtir un chemin de fer de la mer Caspienne à l'océan Indien.

—Le Kentucky cultive chaque année 300,000,000 livres de tabac, ou environ la moitié de la récolte de tous les Etats-Unis.

—L'ordre des Pères Rédemptoristes compte aujourd'hui 2,500 membres. Les deux provinces américaines sont Baltimore qui possède douze communautés dont trois sont situés en Canada, et St-Louis qui en compte six.

—Charles Kinkel, un architecte de Washington, propose de construire une tour, genre Eiffel, de 1,500 pieds de haut, c'est-à-dire, de 500 pieds de plus que celle de Paris. Autour du pied de la tour seront 48 constructions en fer.

—Un spirituel chroniqueur français vient de se livrer à un petit calcul de physique appliquée : Le bruit d'une parole insignifiante arrive à l'oreille à raison de 340 mètres par seconde. La louange atteint une vitesse 1,500 mètres. La flatterie, plus rapide encore, franchit 1,800 mètres. La vérité ne parcourt guère plus de 2 mètres.

—On ferait un recueil curieux d'échos avec les mots que le shah de Perse a semés comme au hasard pendant son séjour en Belgique. Celui qui a eu le plus de succès est le mot qu'il a dit au château de Laeken, pendant la courte visite qu'il a faite, le lendemain de son arrivée à Anvers. Comme on l'introduisait dans le salon où l'attendait la reine, entourée des hauts dignitaires du château, le shah dit au roi Léopold, en lui désignant le groupe des dames d'honneur : " Votre harem, sire ! " Et comme le roi, surpris de la demande, éclatait de rire sans répondre, le shah, prenant ce silence pour une réponse affirmative, reprit en clignant de l'œil, doucement : " Il faudra renouveler ! . . . "

—Dans l'hôpital de la Salpêtrière, à Paris, service du Dr Charcot, il y a une malade connue sous le nom de femme-chat. C'est une belle enfant d'environ 14 ans, avec des yeux bleus, des cheveux longs et blonds tombant au milieu du dos. Elle est modeste et gentille dans certains moments ; mais lors des crises, ses yeux roulent convulsivement dans leurs orbites, la bouche se resserre, une horrible grimace défigure ses traits et elle se jette à quatre pattes sur le plancher. Alors elle sautille au travers de la chambre, grimpe sur les chaises, passe sous les tables, cherchant partout une issue pour se sauver ; si quelqu'un essaie de l'attraper, elle crache en poussant de " pftts, pftts " comme une chatte enragée. Elle arrondit son dos et pousse de longs miaulements qui vont en " crescendo " ; si on jette une boulette de papier, elle allonge la patte, pardon, la main, et joue avec ce papier. Finalement, après avoir rempli le rôle de chatte à la perfection, elle se couche sur le dos ; la crise est passée et la femme féline redevient une femme pure et simple. Une chose manque cependant à ce phénomène, c'est une paire de moustaches à poiles raides qu'elle pourrait hérisser dans sa colère ; mais l'on ne peut pas tout avoir dans ce bas-monde.

VARIÉTÉS

“ La nuit est une souveraine qui ne règne que l'orsqu'elle tombe. ”

—J'ai bien trouvé le moyen de ne plus me faire battre par maman, disait un petit vanda de dix ans ; J'ai avalé une cartouche de dynamite. Maman ne peut plus me taper sans s'exposer à me faire faire explosion.

Un vieillard manifeste le désir violent de faire l'ascension de la tour Eiffel.

—Monter si haut, à votre âge ?
—Justement, pour m'habituer à quitter la terre !

Le père, (moraliste.)—Mes filles, quelle légèreté ! Votre pensée devrait pourtant se reporter plus haut qu'à une robe.

La cadette.—Oh ! mais, c'est vrai, Adèle ; nous n'avons pas encore de chapeaux !

—Si mon patron ne rétracte pas ce qu'il m'a dit ce matin, je le laisse.

—C'est donc bien grave ! Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

—Il m'a dit de me trouver une autre place.

Aménités féminines :

Miss Prue.—Dites-moi, ma chère, si un monsieur vous demandait votre âge, que lui diriez-vous ?

Mrs Golightly.—Un mensonge, tout comme vous.

Le petit Bob est allé assister à une course de taureaux. Comme toujours, il accable son précepteur de questions et notamment lui demande à quoi sert l'étoffe rouge que les toréadors promènent devant les yeux des ruminants :

—C'est pour les exciter, répond le magister.

Le lendemain matin, le petit Bob remarque sa mère qui, debout devant son miroir, se passe du carmin sur les lèvres :

—Tiens, dit Bob à demi-voix, maman veut exciter quelqu'un aujourd'hui.

RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 516.—ENIGME

Certains m'appellent la mutine
Je ne meurs jamais de famine
Sur vous humains !
Mais on s'impose... un sacrifice,
On m'exécute un peu d'office...
Quand dans... vos mains
Vous pouvez, glorieux, me prendre,
Car je refuse de me rendre !
Point ne me plains !

No 517.—UNE QUESTION

Au jeu de Dominos deux joueurs ont chacun sept dés d'une même série.
Quel est celui qui gagne, celui qui à la pose, ou bien l'autre ; quelle est la condition du gain ?

No 518.—LOGOGRIPE

Sur mes six pieds, j'ai ce qu'il faut
Pour donner chaud
Par un froid implacable.
Sur un de moins, c'est moi qui fais
Sentir le frais
Quand la chaleur accable.

SOLUTIONS

No 515.—A tout pécheur qui se répent.

SOMMAIRE DU “ ST-NICOLAS ”

Nos Gloires nationales (Meryem Cecyl).—La hache de Raniero (Victorien Aury).—Promenade de deux enfants à l'Exposition (Berthe et Maurice).—Le Tueur de Daims (Meryem Cecyl).—Les Feux de la Saint-Jean (Camille Norbert).—Boîte aux Lettres.—Tirelire aux Devinettes
Illustrations par Més, Shew, E. Zier, Breton, Gaillard, etc., etc.

Abonnements : Un an 20 fr. ; six mois 12 fr. S'adresser à la librairie Ch Delagrave 15, rue Soufflot, Paris.

AVIS AU MERE. — LE SIROP CALMANT DE MME WINSLOW pour la dentition des enfants, est le médicament recommandé par les principaux médecins des États-Unis, et il est employé avec avantage depuis quarante ans par des millions de mères pour leurs enfants. Pendant les progrès de la dentition sa valeur est incalculable. Il soulage l'enfant de toute douleur, guérit la dissenterie et la diarrhée, les douleurs d'entrailles et le borborygme. Il donne du repos à la mère en donnant la santé à l'enfant. Prix : 25 cents la bouteille.

VICTOR ROY,
ARCHITECTE
26, RUE ST-JACQUES, MONTREAL

HENRI LARIN,
PHOTOGRAPHE
2202 -- RUE NOTRE-DAME -- 2202

25198



LE JOHNSTON'S FLUID BEEF

N'est pas seulement un extrait de bœuf ou une décoction concentrée, mais c'est un fluide de bœuf contenant outre l'albumine et la gélatine, la véritable proportion de ces phosphates qui sont si essentiels au maintien de la vie.

La Compagnie d'Assurance
NORTHERN OF ENGLAND.

Capital..... \$15,000,000
Fonds accumulés..... 17,106,000

BUREAU GÉNÉRAL POUR LE CANADA

1724 NOTRE-DAME, MONTREAL

ROB. W. TYRE, Gérant.

AGENTS POUR LA VILLE

ELZEAR LAMONTAGNE JOSEPH CORBEIL

SIROP
ANTI-BRONCHITE

C'est le vrai spécifique pour les personnes atteintes des Bronches. Il dégage infailliblement et aisément le Foie et les Poumons ; fait expectorer, sans effort, même sans tousser, et ne fatigue aucun organe.

PRÉPARÉ ET VENDU PAR

ALF. BRUNETTE

2461, NOTRE-DAME, MONTREAL

CE QUE
FIT MA TANTE

MA TANTE a dit beaucoup de choses, mais ce qu'elle a dit de mieux est rapporté par Mlle Mary Andrews, de Buffalo, N. Y. :

LE BON GRAND SAINT-LEON

A fait beaucoup de bien dans notre famille surtout pour notre mère, dont la vie était en danger, affaiblie qu'elle était par la douleur et la perte d'appétit. Le sommeil l'avait laissée ; ma tante seule pouvait prendre soin d'elle, et elle lui fit boire de l'eau de Saint-Léon chaude, tout comme le thé. Maintenant elle est très forte et se porte bien. Elle repose bien toutes les nuits, bref, elle est complètement changée et a retrouvé toute sa bonne humeur d'autrefois.

MARY ANDREWS,
Buffalo N. Y.

LA CIE. D'EAU DE SAINT-LEON

54, CARRÉ VICTORIA

M. A. POULIN,

Téléphone 1432 GERANT, MONTREAL



Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**, le plus complet et le meilleur marché des journaux littéraires du Canada.

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles, 25 cts la bouteille.

HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
144, rue St-Laurent.

ETABLIE EN 1870



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :

Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS
Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs

Moutarde Française
Glycerine, Collefortes.

Huile d'Olive en demi pintes, pintes et pots.

Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & CIE

10—RUE DE BRESOLES—10

(Bâtisses des Sœurs) MONTREAL

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX

DU

DR V. PERRAULT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau, sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorroides, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

NUMÉROS ET USAGES DES SAVONS

Savon No 1.—Pour démangeons de toutes sortes.

Savon No 5.—Pour toutes sortes de dartres, le masque.

Savon No 14.—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.

Savon No 17.—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.

Savon No 18.—Pour les hémorroides. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques.

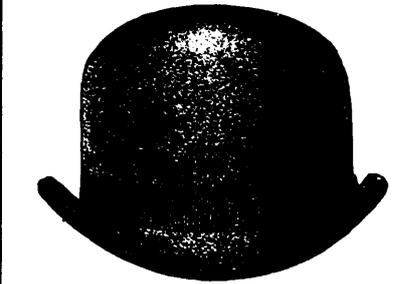
Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25 cents).

ALFRED LIMOGES,
Saint-Eustache, P.Q

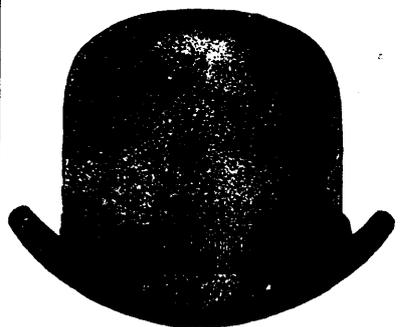


(Premier prix)

LORGE & CIE.,



CHAPELIERS ET
MANCHONNIERS



21, rue Saint-Laurent
MONTREAL

Saint-Nicolas, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. ; Union postale, un an 20 fr. ; six mois : 12 francs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris (France).



Voici le véritable J. E. P. Racicot, inventeur, propriétaire et manufacturier des célèbres Remèdes Sauvages, 1434, rue Notre-Dame, à l'enseigne du Sauvage.

Montréal, 9 mai.

CERTIFICAT.—Moi, soussigné, je certifie que pendant six mois j'ai été malade d'une démangeaison et dartres aux bras d'une souffrance terrible, j'ai été guéri par les Remèdes de J. E. P. RACICOT, propriétaire et fabricant de remèdes sauvages, dans l'espace de trois semaines, au No 1434, rue Notre-Dame, à l'enseigne du Sauvage.

A. LAFERRIERE, typographe,
No 11, Saint-Etienne, Côteau St-Louis.
On trouvera les mêmes remède au No 25 rue St-Joseph, Québec, et au No 9, rue Dupont, Sherbrooke.

THIS PAPER may be found on file at Geo. F. Yostling Bureau (10 Spruce St.), where advertising contracts may be made for the NEW YORK.

MYSTERES DE PANAMA

I.—LES DERNIÈRES PIASTRES

Depuis deux heures, elle allait devant elle, battant la ville dans tous les sens, la tête en feu et le cœur serré par une inexprimable angoisse

Par moments, elle s'arrêtait, prêtait l'oreille, puis vivement, sans une hésitation, sa main s'abaissait sur le bouton d'une porte et elle entra.

D'un rapide coup d'œil, elle examinait l'établissement, fouillant dans les plus petits recoins, dévisageant ceux qui se trouvaient là, buvant et jouant, insensible aux compliments insultants des uns comme aux grossièretés rudes des autres.

Puis elle hochait la tête d'un geste découragé, ressortait et, les épaules plus courbées, les jambes plus lasses, elle reprenait sa course, glissant sur le sol boueux, trébuchant dans les fondrières, se heurtant aux débris de toutes sortes qui encombraient les rues.

Au-dessus de sa tête, le ciel pur des tropiques arrondissait sa voûte azurée dans laquelle les étoiles, piquées ainsi que des clous d'or, scintillaient.

En face d'elle, à un demi-kilomètre, les feux multicolores des navires dansaient sur les vagues, donnant au port comme une allure de fête vénitienne, au-dessus de laquelle apparaissait et disparaissait successivement le feu tournant du phare.

Le vent qui venait du large, apportait jusqu'à elle le murmure sourd de la mer déferlant contre les warls auquel se mêlait parfois, éclatant et strident, le cri des alligators grouillant dans le marais.

Tout près d'elle, à chaque pas, s'agitait dans l'obscurité vague de la nuit, des troupes d'oiseaux dont les becs formidables claquaient dans d'ignobles festins.

C'étaient des *gallinazos*, sur la voracité desquels la municipalité de Colon se repose du soin de débarrasser les rues de tous les immondices qu'y accumulent l'incurie des blancs et la malpropreté sordide des gens de couleur.

Tout à coup, au loin, une horloge, celle de l'église sans nul doute, se mit à sonner lentement et, à mi-voix la pauvre femme compta les coups.

— Onze heures ! murmura-t-elle avec un accent désolé.

Et, comme si la constatation brusque de l'heure tardive lui eût enlevé soudain toute force et tout courage, elle s'adossa à un reverbère et demeura là, écrasée par l'inquiétude et par la fatigue.

La lumière crue du gaz tombait sur elle et l'éclairait en plein.

Ce n'était pas une mendicante, ce n'était pas non plus une aventurière.

Elle était plus que modestement vêtue, mais très proprement ; ses chaussures seules, toutes souillées de boues, et le bas de sa jupe, frangé de crotte, tra-

hissaient la course nocturne qu'elle venait de faire.

La partie supérieure du corps était enveloppée dans un châle de laine rouge dont une pointe, rabattue sur le sommet de la tête en guise de capuchon, laissait voir deux bandeaux noirs, lissés avec soin et s'arrondissant sur le front.

Les yeux auraient été beaux s'ils n'avaient été brûlés par les pleurs ; les joues étaient pâlies par les veilles et émaciées par les privations ; les regards révélaient une de ces pauvres créatures résignées et dont la patience est inépuisable.

Après s'être reposée un moment, elle se remit en marche, murmurant :

— Il faut pourtant que je le trouve.

Et, de nouveau, elle recommença son inspection à travers les maisons de jeu sordides et les bouges où elle supposait découvrir celui qu'elle cherchait.

Comme elle sortait d'un de ces établissements, au moment où elle refermait la porte, elle entendit une voix qui lui disait en ricanant :

— Si vous voulez trouver Pierre Miquet, c'est au *Continental* qu'il faut aller.

vitres, elle ne distingua que des silhouettes vagues s'agitant comme dans un brouillard.

— Il est sans doute là-haut, murmura-t-elle d'un ton découragé.

Et elle se recula, autant pour jeter un coup d'œil angoissé sur le premier étage de l'établissement où, semblables à des ombres chinoises, des formes dansaient, que pour sortir de la zone lumineuse formée au dehors par l'éclairage du *Continental*.

De temps à autre, la porte s'ouvrait et elle entendait alors le bruit confus des conversations où éclataient de soudaines discussions.

Par moments, il semblait qu'on s'égorgeât ; et cependant aucun de ces appels qui, dans une maison parisienne, feraient intervenir les voisins et accourir la police.

Des hommes entraient, jetant à peine sur elle un regard distrait, pressés qu'ils étaient d'aller risquer sur le tapis vert le pain de leur famille, l'avenir de leur commerce.

D'autres sortaient, la tête basse, les mains dans leurs poches vides, et ils passaient près d'elle, lentement, les traits convulsés, machonnant quelque blasphème ou quelque injure.

Et, chaque fois, elle se précipitait afin de voir l'homme qui s'en allait.

Souvent, ils poursuivaient leur route, sans faire attention à elle, aveuglés par leur perte, tout entier à leur rage.

Mais d'autrefois, se méprenant sur ses intentions, ils s'arrêtaient, la couvraient d'injures qui la faisait s'enfuir dans l'ombre, en se voilant le visage de ses mains.

Un d'entre eux même, que sa ruine rendait fou, alla jusqu'à la frapper.

La malheureuse poussa un sourd gémissement, mais n'en continua pas moins sa douloureuse faction.

Et, ce manège, elle le recommença dix, trente, quarante fois peut-être.

Et, à chaque fois, elle gémissait la même phrase découragée :

— Ce n'est pas lui.

Peu à peu, s'endurissant, elle s'était approchée de l'établissement pour pouvoir jeter, par la porte qui restait entrouverte deux ou trois secondes un regard anxieux, sachant bien cependant qu'elle ne pouvait pas voir : l'atmosphère de la taverne, épaissie par la fumée des cigares et des pipes, était impénétrable.

Quant à entrer, ainsi qu'elle l'avait fait dans les autres établissements, elle n'osait pas ; celui qu'elle cherchait était capable de l'insulter, de la brutaliser, qui sait même ? de la jeter dehors.

Non, il était préférable d'at-

tendre qu'il sortit.

Eh, bien qu'exténuée, grelottant de froid, mourant de faim, elle attendait.

⚡ Cependant, celui qui était là, devait savoir qu'elle souffrait !

Mais le joueur a le cœur sec plus encore que l'ivrogne.

Dans la taverne, au rez-de-chaussée, une salle immense alignait le long de ses murs peints de couleurs criardes, des tables autour desquelles des groupes nombreux s'empressaient.

Dans cette salle, on buvait, on fumait, on mangeait, on jouait.

On buvait surtout.

Quelques individus, cependant, jouaient aux dés, assenant sur la table, chaque fois que la chance ne leur était pas favorable, des coups de poings qui



D'un rapide coup d'œil, elle examina l'établissement.—Voir page 1, col. 1.

En entendant ces mots, elle tressaillit.

Le *Continental* ! Pierre était au *Continental* !

Certes, elle la connaissait bien cette maison maudite ; c'est là que toute leur petite fortune s'était engloutie ; c'est là qu'il venait perdre leurs dernières ressources.

Et un sanglot lui monta à la gorge.

Néanmoins, elle continua sa marche et, au bout d'un quart d'heure, parvint à Front-Street, la plus belle rue de Colon, tracée parallèlement à la ligne du chemin de fer.

Au milieu à peu près de la rue, une vaste construction détachait sa façade brillamment illuminée du fond sombre des maisons avoisinantes.

La femme s'approcha et colla aux carreaux son visage anxieux ; mais à travers le voile à peine transparent qu'une buée épaisse étendait sur le

faisaient rouler à terre les brocs, les verres, les dés et les enjeux.

Alors c'étaient des cris, des jurons, des insultes ; puis tout redevenait calme durant quelques instants, jusqu'au moment où, dans un autre coin, éclatait entre des ivrognes une querelle terminée parfois par un coup de couteau.

Quelques-uns, terrassés par l'alcool, dormaient déjà, assis sur leur banc, le torse adossé au mur, la tête penchée sur la poitrine ; d'autres avaient roulé à terre et, dans la poussière du plancher, semblables à des brutes, ronflaient à poings fermés.

Jusqu'au lendemain, ils étaient sûrs de n'être point dérangés, du moins par les garçons de l'établissement.

Quant à ceux qui avaient de l'argent dans leurs poches ou des bank-notes dans leur portefeuille, tant pis pour eux, s'ils avaient le sommeil lourd.

Le directeur du *Continental* ne répondait pas des vols commis chez lui.

Du reste, un peu partout, sur les murs, sur les glaces, sur les pilastres dorés qui soutenaient la charpente, des écritaux imprimés mettaient les " honorables gentlemen " en garde contre les pick-pockets.

Les " honorables gentlemen " étaient invités également à ne point vider leurs querelles dans l'établissement et on les prévenait qu'un jardin, situé derrière les salles, était spécialement réservé aux gens soucieux de leur honneur.

" Le *Continental*, disait en terminant l'une de ces pancartes qui semblait une sorte de proclamation adressée aux clients, le *Continental* donne seulement l'hospitalité, laissant à chacun le soin de se défendre contre la violence ou l'adresse de ses voisins."

Un large escalier volant donnait accès au premier étage ; c'est de là que descendaient la plupart des individus qui sortaient de la maison.

Ceux-là étaient complètement dépouillés et ne s'arrêtaient pas en bas pour boire ; car une autre pancarte, en caractères énormes celle-là et rédigée dans toutes les langues, annonçait que l'établissement ne faisait pas crédit.

La salle du haut, aussi vaste que celle du bas, était uniquement consacrée au jeu ; cinquante joueurs, la moitié assis, l'autre moitié debout derrière les chaises, entouraient une table ovale, au milieu de laquelle fonctionnait une roulette.

Par moments, un silence profond, sinistre, régnait dans la salle ; on n'entendait que le tressautement de la bille d'ivoire, qui courait comme une folle, dansant d'une case dans l'autre, comme si elle hésitait, ne sachant où s'arrêter.

Et tant qu'elle roulait, si doucement que ce fût, tenant en suspens toutes les espérances, on entendait également les poitrines, haletantes et opprèsées, pousser un souffle sifflant.

Puis, la bille s'arrêtait, une voix monotone, indifférente, s'élevait, annonçant le numéro gagnant et alors c'étaient des cris de fureur, des jurons épouvantables, auxquels répondaient les exclamations joyeuses des gagnants.

On se fut cru dans la tour de Babel ; l'anglais ripostait à l'allemand, l'italien faisait écho à l'espagnol, le français se croisait avec les interjections gutturales du chinois.

Soudain, un brouhaha s'éleva à la suite d'un coup douteux ; plusieurs mains se tendirent à la fois pour ramasser le même enjeu, et les injures et les coups de poings de pleuvoir.

Le croupier se croisa tranquillement les bras, impassible, attendant que le différent fût réglé.

Lorsque tout le monde fut d'accord, il ramassa ce qui revenait à la banque, paya ceux qui avaient gagné et lança, de nouveau, la bille.

A portée de sa main, le croupier avait un revolver ; mais l'intérêt des joueurs était encore sa meilleure sauvegarde.

Si les joueurs ne se respectaient pas entre eux, ils respectaient ordinairement le représentant de la maison de jeu, et il se passait très fréquemment un mois, sans qu'un coupier eût été maltraité par eux.

Quand une altercation s'élevait entre le croupier et un joueur malheureux, la plupart du temps la majorité protestait, parce que cela interrompait la partie.

D'autres tables, plus petites, étaient réservées à aux cartes.

Les jeux favoris étaient le *pocker* et le *monte*.

Pour la partie de *pocker*, il y avait cinq ou six joueurs, qui faisaient du tapage comme vingt ; on mettait les " mains " aux enchères et, à mesure que les piastres tombaient dans la sébille, qui doit rester au dernier, les offres s'élevaient de plus en plus.

Les joueurs de *monte* étaient plus tranquilles, en apparence du moins ; car peu de jeu, plus que celui-là, permet de développer certaines habilités qui ont besoin de calme et de recueillement, aussi bien de la part de celui qui les met en pratique, que de celui qui veut se garantir.

A une table, dans une encoignure de la salle, deux hommes jouaient silencieusement.

Deux types absolument différents.

L'un, au teint olivâtre, aux cheveux d'un noir luisant, au profil de médaille romaine, aux yeux bruns, protégés par de long cils, d'une physionomie souriante, mais d'une expression fausse, paraissait, avec ses vêtements confortables, un négociant à son aise.

C'était un homme d'une quarantaine d'années, un peu gros, l'air content de lui-même, carressant à chaque instant une lourde chaîne d'or attachée à son gilet, ou faisant scintiller au feu du gaz, les bagues, dont ses mains sont chargées.

L'autre était un homme, jeune encore trente ans à peine, aux traits fins mais fatigués, à la physionomie intelligente mais sombre et inquiète ; il portait les cheveux trop longs et désordonnés, et sa barbe blonde, mal taillée, était aussi mal peignée. Ses yeux bleus eussent été beaux, s'ils n'avaient été entourés du cercle brun, que creusent les veilles et les passions.

Il portait le costume des gens aisés ; mais on voyait que ses vêtements lui avaient déjà fait un long usage ; ils étaient rapés et blanchis sur les coutures ; son linge était d'une propreté douteuse, et ses chaussures étaient éculées.

Et, cependant, en dépit de cette mise, qui dénotait une situation douteuse, mais plus rapprochée de la pauvreté que de l'aisance, cet homme jouait de l'or.

Il avait même devant lui un tas de piastres assez respectable.

Chaque fois qu'il relevait les cartes, une anxiété profonde se lisait dans ses yeux et ses mains étaient agitées d'un tremblement nerveux qui amenait un sourire faux sur les lèvres minces de son adversaire.

— Si vous me gagnez celle-là, vous m'aurez élevé cinquante piastres, dit celui-ci avec un fort accent napolitain.

L'autre eut un haussement d'épaules impatienté.

— Je n'aime pas à compter, répondit-il.

— Cela porte malheur, ricana l'italien.

Comme il achevait ces mots, le jeune homme abattit ses cartes et grommela :

— J'ai perdu.

Son adversaire le regarda d'un air narquois.

— Vous manquez d'estomac, dit-il ; pour un joueur, c'est mauvais.

— Faites-moi grâce de vos leçons, fit l'autre d'une voix irritée.

Cependant ses traits se détendirent soudain : il avait beau jeu en main.

En effet, il gagna la partie suivante.

— Si vous voulez, dit l'italien, je vous fais tout ce que vous avez là.

Le jeune homme pâlit, hésitant entre la crainte de perdre et le désir de doubler son petit capital.

— Vous avez peur ? fit l'autre d'un ton moqueur, et cependant presque tout votre gain sort de ma poche.

L'autre ne répondit pas ; le regard vague sous son sourcil froncé, il songeait.

A quoi ?

Peut-être que ce qu'il avait là, devant lui, représentait la vie de sa famille assurée pendant plusieurs mois et que la sagesse...

Mais le démon du jeu l'emporta et, prenant brusquement son parti comme un poltron qui se précipite dans un danger :

— Va pour le tout ! gronda-t-il.

L'italien donnait les cartes.

— Un moment, dit le jeune homme, il faut tirer à qui servira.

— Mais c'est à moi, puisque je viens de perdre.

— Non... l'enjeu a changé.

L'italien jeta insolemment les cartes sur la table. Un flot de sang monta aux joues du jeune homme, qui, furieux, se leva.

— Mais il se rassit et choisit une carte en se mordant les lèvres.

L'italien choisit à son tour : la chance le favorisait.

Troublé, l'autre joua mal et perdit.

Son adversaire se mit à rire.

— Voilà ce que c'est que l'émotion, dit-il.

Et, prestement, il fit passer devant lui la masse du jeune homme.

— Voulez-vous votre revanche ? ajouta-t-il d'un ton goguenard.

Affolé par sa perte et rendu tout à fait furieux par la raillerie de l'italien, l'autre leva la main.

Sans doute, son intention n'était que d'envoyer un soufflet à son adversaire.

Mais celui-ci crut à une attaque ; d'un bond il se recula, tira son revolver et, le braquant sur l'autre, il fit feu.

La balle alla briser une glace.

A son tour, le jeune homme tira ; mais sa précipitation fut telle qu'il manqua son coup.

Du côté de la roulette, un cri retentit.

La seconde balle avait frappé un des joueurs debout autour de la table, un Chinois, qui tomba par terre.

A peine si l'on se détourna pour jeter un regard indifférent sur le pauvre John (nom que l'on donne aux Chinois dans les Amériques), que deux garçons de l'établissement emportèrent.

Un silence d'une demi-minute, tout au plus, s'était produit et l'on entendit la voix du croupier disant avec son calme imperturbable :

— Faites vos jeux, messieurs.

Les deux adversaires avaient remis leurs revolvers dans leur poche.

Le jeune homme descendit l'escalier, traversa la salle du rez-de-chaussée, hésita un instant, puis ouvrit la porte.

— Enfin, c'est lui ! s'écria une voix.

Et la malheureuse femme, qui attendait toujours, se précipita au devant de lui.

— Pierre ! fit-elle d'une voix étranglée par l'angoisse.

Mais, avant qu'elle eût atteint la porte, une main se posait sur l'épaule de Pierre.

— Vous ! dit-il d'une voix rauque en reconnaissant son adversaire.

— Suivez-moi, fit celui-ci simplement.

Le jeune homme rentra dans le *Continental* et la porte se referma.

La femme poussa un gémissement.

— Il ne sortira plus, balbutia-t-elle.

Et jugeant inutile, sans doute, une plus longue attente, elle s'éloigna d'un pas traînant.

— Vous ? répéta Pierre lorsqu'il eut franchi le seuil de la maison du jeu.

— Oui, moi ! répondit l'italien... où allez-vous ?

L'autre haussa les épaules.

— Que vous importé ?

— Vous n'avez plus d'argent.

— Eh bien ?

L'italien se croisa les bras.

— Si Giovanni vous en prêtait, fit-il.

— Qui cela, Giovanni ? demanda Pierre tout surpris.

— Mais Giovanni Corda.

— L'entrepreneur de travaux de la Compagnie du Canal ?

L'italien sourit et répondit avec suffisance :

— Lui-même.

Les sourcils du jeune homme se froncèrent soucieusement.

— Et pourquoi ? demanda-t-il d'une voix soupçonneuse, me prêteriez-vous de l'argent ?... Est-ce que je vous connais ?

— Mais je vous connais, moi, riposta l'entrepreneur.

Puis saisissant familièrement le jeune homme par le bras :

— Si nous prenions un verre de Porto, dit-il.

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 24 AOUT, 1889

SANS MÈRE

QUATRIÈME PARTIE

LE DEFAUT DE LA CUIRASSE

(Suite)

Quant aux yeux, la seule chose que l'on ne puisse changer dans un visage, ce sont ceux du bandit que j'ai connu, et honte suprême ! que j'ai aimé. Ça, je vous l'affirme et je ne m'y trompe pas.

—Vous le connaissez donc, ce sir Jonathan Pierce ?

—Il est chez nous depuis six mois bientôt.

—Chez vous ?... Et personne ne l'a reconnu que vous ?

—Ils sont tous plus engoués de lui les uns que les autres, et le prennent bien et dûment pour un Américain pur sang, né à la Nouvelle-Orléans, parents véritable de sir James et associé comme lui de la maison Chaniers et de Sauves. Pierre l'adore parce qu'il a élevé et soigné Robert en Amérique. Robert, parce qu'il a été son professeur.

Adèle, parce qu'il a une passion insensée pour Georgette.

—Allons donc ! dites-le !... C'était cette chose-là que j'attendais. Maintenant, je comprends... racontez-moi bien tout, sans rien omettre. Après, je verrai ce qu'il y a à faire. Elle ne se fit pas prier, et n'oublia point le détail ; pas plus l'amour extravagant de l'Américain pour Mlle Chaniers, que la tendresse si extraordinaire chez une enfant sans cœur, que lui rendait la jeune fille ; rien, pas même le projet de mariage exigé par Georgette entre lui et Adèle.

—Et Mme Chaniers s'y est-elle prêtée à ce projet-là ?

—Avec une répugnance presque invincible. Alors, sir Jonathan déclara qu'il allait partir si elle ne disait pas oui ; et Georgette menaçait de l'accompagner ; mais comme elle menace, c'est-à-dire avec une autorité et une décision qui font trembler tout le monde. Adèle, très faible vis-à-vis de sa fille, s'est décidée en présence d'une syncope très longue et très effrayante de Georgette. Cependant, depuis ce jour, elle a une insurmontable antipathie pour sir Pierce et peut à peine supporter sa présence.

—Connait-elle vos soupçons sur lui ?

—Non, pas le moins du monde. Elle sait seulement que je le déteste et elle met ce sentiment sur le compte de la jalousie qu'il m'inspire.

—Ne la détrompez pas. Et lui, sir Pierce, se doute-t-il de vos pensées ?

—Oui, pour sûr. Il a surpris souvent mes regards fixés sur lui, et il en a éprouvé une gêne atroce.

—Vous n'avez pas peur, n'est-ce pas ?...

—Ah ! Dieu non !... Et cependant, j'ai un revolver sur moi, acheté ce soir, tant j'ai la certitude que c'est un homme capable de me guetter et de vouloir me tuer.

—Qu'il vous tue non, mais qu'il essaye, ce serait peut-être un fameux atout dans notre jeu.

Quand doit avoir lieu le mariage de Mme Chaniers ?

—Au mois d'octobre.

—Nous sommes en août, deux mois sont suffisants pour savoir bien des choses et amener bien des complications. Vous allez rentrer chez vous. Occupez-vous du médecin et de la sage-femme, moi je surveillerai l'Américain. Mais je voudrais vous voir souvent. Est-ce possible ?

—Quand vous le désirerez, je suis libre tout le temps.

—Ici c'est trop loin et trop ennuyeux pour nous. Mais j'ai un pied à terre à Paris, rue Jacob, quand vous aurez quelque chose à me dire, télégraphiez-

moi, je m'y trouverai de quatre à six, plus tôt si vous êtes pressée. Surtout continuez la règle de prudence et de discrétion que vous vous êtes imposée jusqu'ici. Ne parlez de ces choses à personne.

—N'avez-nulle crainte.

Elle se leva pour partir.

M. Marais consulta la pendule.

—Vous pouvez encore prendre le dernier train pour Paris, dit-il, celui qui passe vers onze heures.

—J'y vais.

—N'aurez-vous pas peur d'être si tard et seule en route ?

—Je vous ai avoué que j'avais un revolver, dit-elle.

—Vous avez le temps, il ne faut pas un quart d'heure pour aller au chemin de fer, et vous avez encore quarante minutes devant vous.

—Je marcherai lentement, la nuit est splendide.

—Je vais vous accompagner.

—Non, je ne le souffrirai pas. Je suis très brave et rien jamais ne m'effraye.

—Au moins jusqu'aux grands arbres ; après la route est droite et large, avec des maisons un peu partout.

—Jusqu'aux grands arbres, soit, dit Suzanne avec un regard qui remerciait.

M. Marais prit un pardessus pendu dans le vestibule et ouvrit la porte du jardin.

Dehors, il faisait un noir d'encre.

—Non, dit-il c'est inutile, je ne vous laisse pas marcher seule dans la nuit avec cette obscurité. Puisque vous ne voulez pas de moi, jusqu'à la gare, je vais appeler le jardinier.

Suzanne eut beau protester, l'ancien chef de la sûreté ne l'écouta pas.

Il alla vers les communs.

Au bout de quelques minutes, il revint.

—Mathieu s'habille, dit-il, dans quelques instants il sera ici. Dans les environs de la Marne, il y a toujours des rôdeurs, ce sera plus prudent d'avoir un homme avec vous. A propos, continua-t-il, je voudrais bien le voir, moi, ce Jonathan Pierce, comment m'y prendre pour cela ?

—C'est facile, il déjeune et dîne tous les jours à la maison, venez à l'un de ces moments-là, surtout le matin, car depuis quelque temps, il travaille avec M. de Sauves dans son cabinet de onze heures à midi, vous le verrez à coup sûr. Un renseignement à demander vous fournira le prétexte.

—C'est entendu, merci. Surtout tenez-moi au courant de la moindre chose.

Le jardinier arrivait.

—Comptez sur moi, dit Suzanne, et merci.

M. Marais la reconduisit au bout de l'allée, puis, lui ayant serré la main une dernière fois, il ouvrit la porte et la regarda un instant s'éloigner avec l'homme qui traînait les pieds, étant de mauvaise humeur d'avoir été arraché à son premier sommeil.

—Bah ! se dit l'ancien chef de la sûreté en regagnant sa maison, il bougonnera bien un peu, le vieux jardinier, mais avec lui, quand même, je suis tranquille, rien n'arrivera.

Mathieu, en effet, n'était point content de traverser la moitié du pays, et surtout de s'en retourner seul chez M. Marais à cette heure tardive.

Son courage n'était qu'une chose fort relative, et ne tenait point le premier rang parmi ses autres vertus.

Après tout, on peut être honnête homme et poltron.

Lorsqu'on fut arrivé au bout des arbres, il traîna les pieds un peu plus fort.

—Vous êtes fatigué ? demanda Suzanne avec bonté.

—Dame !... quand on travaille tout le jour ! Dans cette saison les arrosages sont durs.

—Voulez-vous aller vous coucher ? Moi je m'en irai bien toute seule jusqu'à la gare.

—D'autant plus que le pays est sûr.

—N'importe, je n'ai pas peur. Bonsoir, mon brave homme, et merci. Voilà pour vous être dérangé.

Elle tendait une petite pièce.

Mais Mathieu la refusa.

—Je ne l'ai pas gagnée, dit-il un peu confus de sa couardise.

—Prenez toujours.

—Non, ce ne serait pas honnête. Seulement je voudrais bien vous demander un service.

—Dites.

—Si c'est une effet de votre complaisance, faudrait pas dire au patron que je n'ai pas été jusqu'au bout... rapport que...

C'est entendu ; ne vous tourmentez pas. Bonsoir.

—Bonsoir, madame.

Elle s'éloigna lestement, égayée par ces façons de paysan toujours finaud.

Comme elle arrivait à un détour de sentier où de grands arbres, bordant le chemin, faisaient une ombre noire, il lui sembla voir une silhouette se détacher de l'obscurité.

Instinctivement, elle chercha son revolver dans sa poche, le sortit de sa gaine en peau de daim, et tirant la petite barre de sûreté, elle demeura prête à tout.

Mais elle arriva devant les arbres et eut beau regarder : la silhouette, s'il y en avait eu une, était redevenue invisible.

Suzanne, plus que jamais, serra son revolver dans ses doigts, et elle continua sa route de son même pas égal, mais un peu rapide l'oreille ouverte.

Elle n'avait pas fait vingt mètres, qu'elle perçut distinctement le bruit de quelqu'un marchant derrière elle avec de grandes précautions.

Elle se retourna vivement.

Un individu était là, en effet, paraissant sur le point de s'élançer sur elle, un couteau à la main.

—Que voulez-vous ? dit-elle très brave.

Et aussitôt, elle leva son revolver à la hauteur de son visage.

—Allez-vous-en, continua-t-elle, ou je tire.

Un grand chapeau mou abritait le visage de l'inconnu.

Les ténèbres de la nuit, depuis un instant s'étaient éclaircies, car la lune se levait.

Suzanne, habituée d'ailleurs à l'obscurité, distinguait très bien le bas de la figure du bandit : il n'avait point de barbe.

Mais la menace de la jeune gouvernante ne parut pas lui faire une grande impression.

Au contraire, sans prononcer une parole, son couteau levé, il bondit vers elle.

Celle-ci lâcha la détente du revolver, un peu au hasard, droit devant elle.

Une détonation qui lui parut énorme retentit. Un long cri de douleur lui répondit.

Quand Suzanne regarda en avant, un individu s'enfuyait à toutes jambes ; autour d'elle, le coup de revolver n'avait fait surgir personne : la campagne de nouveau était déserte et silencieuse.

Au loin, on apercevait au bout des arbres les lumières de la gare.

La jeune gouvernante se dirigea vivement de ce côté.

Le train arriva comme elle venait de prendre son billet.

Elle s'installa dans un compartiment de seconde classe où il y avait déjà du monde, et accotée dans un coin, elle se mit à réfléchir.

Eugène Gages avait-il pu se trouver sur sa route à cette heure tartive ?...

Et était-ce lui qui avait essayé de se débarrasser d'elle, la seule qui l'eût pressenti et deviné ?

C'était possible, surtout si Grégoire avait dit où elle était allée, mais rien cependant ne le prouvait, car elle n'avait pas vu son agresseur le visage complètement découvert.

Le lendemain, elle demanderait des explications au cocher, et elle verrait bien si Jonathan était blessé, car elle était sûre d'avoir atteint celui qui l'avait attaquée, elle avait bien entendu son gémissement d'homme touché et blessé.

Quand elle arriva à Belleville, après avoir pris une voiture sur la place de la Bastille, Adèle n'était pas encore couchée et l'attendait.

—Comme tu rentres tard ! lui dit-elle angoissée et inquiète.

—Je vous ai prévenue ; et il était convenue entre nous que vous ne vous tourmenteriez pas de mes allées et venues.

—Pendant huit jours seulement !...

—Il me faudra peut-être davantage, dit-elle évasivement.

—Tu ne peux me faire aucune confiance ?

—Non, aucune dans ce moment-ci.

Adèle n'insista pas.

—Comment as-tu laissé Clotilde ? demanda-t-elle.

—Très calme et très raisonnable, quoique triste.

—Je ne peux me faire à l'idée que cette enfant souffre !...

—Ça s'arrangera. Dites-moi une chose : à quelle heure sir Jonathan a-t-il quitté la maison ce soir ?

—Tout de suite après le dîner. Il n'a même pas pris le café avec nous, ayant, disait-il, un rendez-vous d'affaires très pressé dans un des cercles du boulevard.

—Avant neuf heures, alors ?

—Même avant huit. Pourquoi me demandes-tu cela ?

—Il est convenu que vous ne m'interrogerez pas.

—Tu es toute pâle, toute frémissante !... Tu n'es pas malade ?...

—Non, un peu de fatigue seulement. Je vais me coucher. Demain il n'y paraîtra plus. Bonsoir, madame.

Elle tendit sa petite main fine ; mais Adèle l'attira dans ses bras :

—Je ne veux pas que tu t'exposes pour moi, lui dit-elle très bas. Je t'assure que j'aimerais mieux renoncer à toute paix, à tout bonheur plutôt que de penser qu'il va t'arriver quelque chose.

Suzanne essaya de prendre la chose en riant ; elle se dégagea :

—Que voulez-vous qui m'arrive ? demanda-t-elle. En voilà des idées drôles !...

—Je ne sais pas. Tout ce soir j'ai été comme une folle en pensant à toi. Je t'en prie, prends garde.

—Vous prenez tout au tragique ! Dormez en paix, aucun danger ne me menace.

Suzanne embrassa son amie avec un calme voulu, extraordinaire, et entra chez elle, fort tranquille en apparence ; au fond bouleversée de cette amitié si profonde et si vraie ; que, sans aucune indication, elle en arrivait jusqu'à la prescience de ce qui la concernait.

Le lendemain, de bonne heure, elle fut prête, voulant aller à Montmartre, à la recherche de cette Amanda Laminois qui pouvait lui révéler de si curieuses et si intéressantes choses.

Mais avant, elle avait le désir de demander à Grégoire si Jonathan avait pu savoir qu'elle était allée à la Varenne.

Pour cela, elle se rendit dans la cour où il lavait sa voiture, sachant bien qu'à cette heure de la journée c'était l'occupation du vieux cocher.

Elle ne se trompait pas.

Une grosse éponge à la main, Grégoire astiquait le coupé relevé sur son chevalet de bois.

—Qu'y a-t-il pour votre service, mam'selle ? demanda-t-il en s'approchant de Suzanne restée à dessein dans le corridor, afin de n'être vue de personne.

—A quelle heure êtes-vous rentré hier au soir, mon vieux Grégoire ? fit-elle avec bonté.

—Oh ! très tôt. Sultan était de bonne humeur, il a été vite de retour. Je suis sûr qu'il n'était pas la demie de six heures quand nous avons été de retour ici.

—Vous avez vu l'Américain ?

—Oui, mam'selle. Il descendait du landau avec Mlle Georgette et M. Pierre, comme j'arrivais moi-même. Monsieur était allé en avant, alors mademoiselle m'a dit :

—Tiens, tu rentres seul, où donc est maman ?

Pour lors j'ai répondu que ce n'était pas madame, mais vous que j'avais portée.

Mademoiselle n'a pas insisté, mais l'Américain est resté derrière et m'a demandé où vous étiez.

—Et vous avez répondu ?

—Ce que vous m'aviez dit, mam'selle. Que vous aviez pris votre billet pour la Varenne-Saint-Hilaire. Il est alors entré dans la maison sans rien ajouter de plus.

—Merci, Grégoire. Le hasard fera peut-être qu'il vous demandera aujourd'hui si nous avons parlé de ces choses tous les deux. Je vous demande de mentir, mon vieux, et de lui dire que vous ne m'avez pas vue. Vous aimez vos maîtres, n'est-ce pas ?

—Pour sûr, oui ; et vous aussi, mam'selle Su-

zanne, parce que vous êtes la fille la plus droite et la plus honnête du monde.

—Eh bien, de grands intérêts sont en jeu dans ce moment-ci. Faites bien ce que je vous dirai et vous nous aiderez.

—Vous pouvez compter sur moi, vous, comme les maîtres.

Elle parti, sachant bien que le vieux serviteur serait fidèle à sa promesse.

Un instinct sûr disait à Suzanne d'aller chez la sage-femme d'abord, plutôt que chez le médecin, les femmes ayant plus que les hommes la mémoire de certains petits détails.

En plein quartier populaire, rue Ramey, à côté de la rue Clignancourt, Mme Laminois avait fondé un grand établissement qui prospérait.

Ce fut à la porte de cet hôtel entouré d'une élégante grille et ombragé de grands arbres que les renseignements recueillis par Suzanne Vergnes la conduisirent.

On l'introduisit dans un petit salon et de là, on fit passer la jeune femme de charge dans un cabinet de consultation où se tenait Mme Laminois.

Tout était d'une propreté remarquable, soigné et confortable.

Amanda, avec sa robe de soie noire, ses beaux cheveux grisonnants, et la clarté de son regard droit, ajoutait à cette bonne impression.

—Vous souvenez-vous, madame, d'une de vos amies d'enfance, morte bien malheureusement dans vos bras, Pauline Gages ? demanda Suzanne en s'asseyant, avec ses beaux yeux également bien ouverts, ces yeux qui inspiraient tant de confiance et de sympathie.

Le visage de la sage-femme se couvrit d'un nuage de tristesse.

—Ah ! Dieu ! oui... s'écria-t-elle. Pauvre Pauline... Je ne l'oublierai jamais. Une créature si brave et si honnête !...

—Vous savez sans doute que le mari parti en Amérique y est mort, et que sa petite fille a été portée en Normandie ?

—Par une voisine appelée Mme Lureau, une bien excellente femme... Oui, je sais cela.

—Je suis, moi la femme de charge et l'amie de Mme Chaniers.

—La sœur de M. de Sauves, le protecteur d'Eugène Gages ?...

—Précisément. Madame qui est très bonne voudrait faire du bien à la petite orpheline ; nous croyons l'avoir retrouvée sortie de l'orphelinat où elle a été élevée. Cependant, une personne du couvent nous a dit que l'enfant était morte jeune, et que celle qui portait aujourd'hui le nom de Clotilde Gages n'était pas la vraie.

Comme madame ne veut s'occuper de cette enfant qu'en souvenir de Pauline Gages qu'elle estimait, je suis venue vous demander si vous qui l'avez reçue la première dans vos bras, vous n'auriez pas constaté sur son petit corps quelque signe capable de nous la faire reconnaître.

Amanda Laminois avait une excellente mémoire.

Instantanément, elle se souvint des questions que lui avait posées M. Marais, alors chef de la sûreté, durant le procès de M. de Sauves.

A cette époque, M. Marais pensait qu'on avait pu faire une substitution d'enfant entre Georgette et Clotilde Gages.

Rien n'avait pu le prouver, mais le chef de la sûreté avait eu cette idée, et la lui avait dite, en lui recommandant la plus absolue discrétion.

Fort honnête, Amanda Laminois avait gardé tout cela pour elle, mais elle y avait souvent pensé et repensé depuis lors.

Puis voilà qu'aujourd'hui la famille Chaniers, à dix-sept ans d'intervalle, venait lui demander les mêmes choses.

Dans quel but ?...

Pour faire simplement du bien à une petite orpheline, et ne pas égarer ses charités sur une enfant étrangère ?

Mme Laminois n'en croyait pas le premier mot ; mais la figure de Suzanne lui inspirait trop de sympathie pour qu'il lui vint à l'esprit de se taire ou de concevoir de mauvaises idées.

—Écoutez, lui dit-elle, déjà, autrefois, il m'a été fait de semblables questions.

Mais depuis j'ai beaucoup réfléchi à tout cela.

Et un jour qu'une petite fille venait de naître, longtemps après, portant un beau signe brun sur l'épaule, subitement, en un éclair fortuit de ma mémoire engourdie, je me suis rappelée une chose oubliée jusque-là.

—Quoi donc ? fit Suzanne qui se sentait mourir.

—Que l'enfant de Pauline avait aussi un signe brun sur le bras gauche.

—Ah ! Et vous en êtes sûre ?

—Oui, car je crus l'avoir meurtrie en la prenant. Mais en lavant la petite, je m'aperçus que c'était un signe de beauté, magnifique, plus gros qu'une pièce de dix sous.

—Pourquoi n'avez-vous pas dit cela lors du procès ?

—Dans l'émotion causée par la mort de mon amie, le départ du père, celui de l'enfant, je l'avais complètement oublié. Ce n'est qu'en voyant l'autre petite fille marquée à l'épaule de la même façon, que ma mémoire subitement s'est rouverte. Le procès alors était fini depuis de longues années, je ne crus pas utile de remettre ces histoires sur le tapis.

—Et vous n'avez jamais reparlé de cela à personne ?

—Non, jamais, vous êtes la première personne avec laquelle j'en cause.

—Merci. Un autre service, voulez-vous ?

—Bien volontiers.

—Si une autre que moi, un Américain, par exemple, venait ces jours-ci vous demander les mêmes renseignements, voulez-vous ne pas les donner ?

—Eugène Gages étant mort, je ne vois que la famille Chaniers ayant le droit de savoir ces choses. Aussi je vous promets de me taire vis-à-vis de tout le monde, excepté vis-à-vis M. de Sauves et Mme Chaniers, néanmoins.

—Encore merci, vous êtes honnête et bonne. Et si cet Américain vous demandait si vous n'avez vue... ?

—Je répondrai négativement, soyez sans crainte.

—Ah ! comme je suis heureuse d'être venue, et que je suis donc tombée sur une femme de cœur !... Adieu, à bientôt, car si je puis atteindre le but que je poursuis, je reviendrai vous voir, et vous remercier encore, vous qui me l'aurez fait atteindre.

—Et j'en serai heureuse ; car à votre figure je vois bien, mademoiselle, que vous ne devez vouloir que des choses droites et loyales.

XI.—LA MAIN DE DIEU

Ce fut le cœur serré et le cerveau plein de mille pensées plus confuses les une que les autres, que Suzanne regagna Belleville.

Ainsi Georgette, cette enfant élevée par elle avec tant de soins, tant de sollicitudes, n'était pas la fille d'Adèle, mais bien celle d'Eugène, l'assassin de Georges !...

Et cet assassin lui-même, n'était-il pas sir Jonathan Pierce qui était arrivé avec son intelligence diabolique à changer de peau, physiquement, comme il avait changé de nom et de personnalité, moralement ?...

Mais cela, comment le prouver ?...

Dans quel piège cet homme, habile entre tous, tomberait-il ?...

Lui surtout qui s'était refaïlé dans cette famille où il avait porté jadis le deuil et dont l'adresse infernale avait surpris la sympathie de Pierre, l'amitié de Robert ?...

Quant à Georgette, la jeune gouvernante s'expliquait bien maintenant l'ardent amour éprouvé par cette fille sans cœur pour l'étranger qui eût dû lui être indifférent entre tous : la voix du sang parlait en elle.

Oui, mais toujours Suzanne en revenait à son idée :

—Comment le démasquer !...

Elle ne se dissimulait pas qu'une guerre à mort allait se déclarer entre eux, que sa vie même était en danger, Eugène Gages étant capable de tout : la veille au soir, il l'avait bien prouvé ; car dans l'esprit de la jeune femme de charge, aucun doute ne subsistait sur le nom de celui qui avait voulu l'attaquer à la Varenne-Saint-Hilaire.

(A suivre)